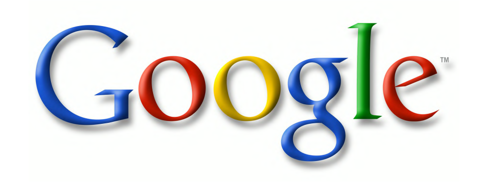
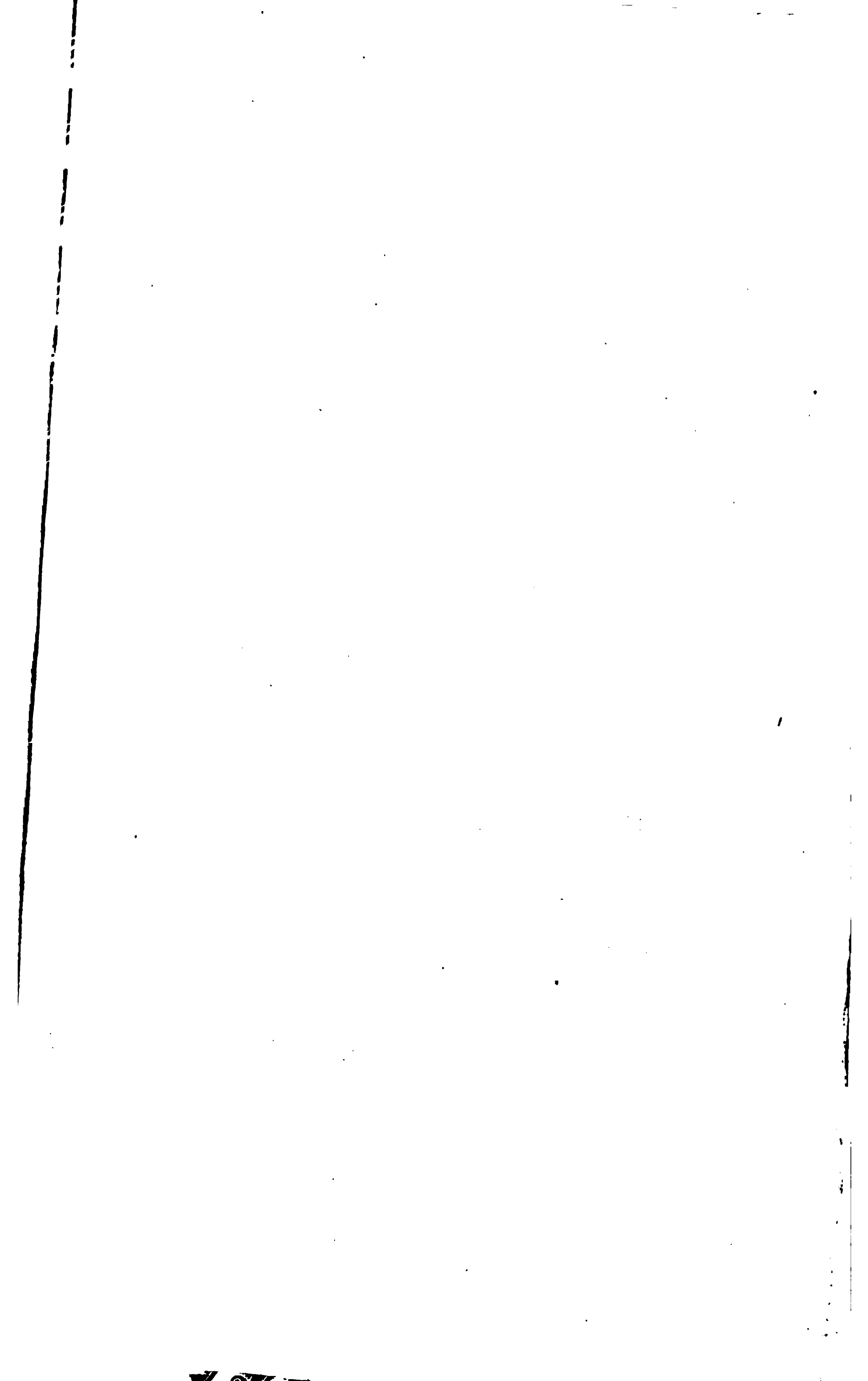








LES GLOIRES NATIONALES

HISTOIRE DE GRÉTRY

PAR

THIL-LORRAIN, Michel Materne



BRUXELLES
LIBRAIRIE DE CALLEWAERT FRÈRES, ÉDITEURS
16, RUE FOSSÉ-AUX-LOUPS, 16

1884

PRÉFACE

Il n'existe aucune histoire de Grétry. Les biographies de Becdelièvre, d'Aden, de Clément, de Fétis sont plutôt de secs et arides résumés des *Essais* ou *Mémoires* du grand musicien, qu'une histoire vivante de cet homme célèbre. Nous avons puisé à ces sources chaque fois que nous y trouvions une analyse courte et claire de telle ou telle appréciation des œuvres du célèbre compositeur, faite par lui-même, chaque fois aussi que nous y rencontrions certains détails intéressants d'une circonstance de sa vie par trop délayés dans la prose un peu filandreuse de l'illustre maëstro. Mais quand nous avons voulu peindre l'homme, son caractère, ses mœurs, ses habitudes, ses douleurs et ses angoisses, nous avons toujours eu recours à la parole vibrante, émue, sympathique du maître lui-même, car il est aujourd'hui parfaitement établi que ses Mémoires ont été entièrement écrits de sa propre main et que les retouches qu'y fit un ami n'ont porté que sur des corrections grammaticales. Un manuscrit de Grétry, récemment découvert, le

1.

prouve surabondamment. Nous espérons avoir ainsi fait connaître, dans les traits essentiels de son intelligence et de son cœur, le vrai Grétry, l'homme aimable, bon, dévoué, malheureux. Puissions-nous avoir suffisamment mis en lumière cette belle et grande figure tragique, restée jusqu'à ce jour à peu près inconnue du grand public !

Janvier 1883.

LA JEUNESSE DE GRÉTRY.

L'histoire, qui aime à célébrer la mémoire des grands capitaines et des ravageurs d'empires, ne laisse que trop souvent dans l'ombre les hommes qui honorent l'humanité par leurs talents ou par les bienfaits qu'ils répandent dans le monde. Cependant, les inventeurs utiles, les grands poètes, les artistes célèbres, les savants illustres ne méritent-ils pas plus que les premiers la reconnaissance de leurs concitoyens? Leur gloire, au moins, n'a pas été achetée au prix des larmes et du sang des peuples; l'éclat dont elle brille devrait être d'autant plus vif que la source de cette renommée est plus pure. Eschyle, Sophocle, Hérodote, Socrate, Aristote, Galilée, Bacon, Denis-Papin, Fulton, Edison, comme Homère, Corneille, Molière et Shakespeare, n'ont-ils pas été plus utiles au genre humain que les Darius, les Alexandre, les Annibal, les Napoléon?

Mais, entre tous les arts, la musique n'est-elle pas un de ceux qui exercent sur les âmes la plus salutaire, la plus heureuse influence? Elle contribue à nos plaisirs, allège le poids de nos soucis, adoucit les mœurs, et son charme, qui, pendant le calme de la solitude, nous plonge dans de délicieux ravissements, nous séduit encore au milieu du tumulte du

monde et de ses plaisirs. Faut-il donc s'étonner que l'admiration et la reconnaissance publiques se soient complues à ériger des statues et à décerner des couronnes aux heureux génies qui trouvèrent au fond de leur âme le secret des plus sublimes inspirations?

De ce nombre fut André-Ernest-Modeste Grétry, le plus français des compositeurs dramatiques. Doué d'un génie essentiellement mélodique, ce grand homme fut, dans la plus réelle acception du mot, le musicien de la nature et de l'instinct. L'harmonie resta pour lui sans séductions. S'efforçant continuellement de rendre sa musique parlante, il consacrait son extrême facilité d'improvisation à une parfaite adaptation des rythmes au sens des paroles qu'il avait à traduire en accords mélodiques. De telles aptitudes répondaient, au plus haut degré, au tempérament d'un peuple qui tient surtout à ce que les inspirations du compositeur soient parfaitement appropriées aux intentions du poète. Si, parfois, ses créations manquent de distinction et même de franchise, Grétry n'en reste pas moins un des rares compositeurs chez qui la pensée musicale n'a jamais formé un contre-sens avec la pensée poétique. De là les immenses succès que le maître liégeois eut à Paris. Par le mélange de légèreté et de sensibilité qui constitue son talent, il devint, dans le genre qu'il créa, un virtuose admirable. On sait, du reste, qu'avec Duni, Philidor, Monsigny, mais à un degré supérieur, il doit être considéré comme le fondateur de l'opéra-comique. On eût dit que ce nouveau genre avait été créé tout exprès pour lui.

Mais la nature même de ses facultés le condamnait aux échecs les plus éclatants chaque fois qu'il osait se hasarder dans le domaine de l'opéra-lyrique. De là vient que sa musique facile, pétillante, superficielle, si bien adaptée à la nature française, n'a jamais pu réussir à l'étranger. Malheureusement, doué d'un amour-propre d'artiste excessif, il eut à souffrir de toutes les blessures que lui firent l'envie et la critique. Mais quelque vaniteux qu'il fût, il possédait les plus aimables qualités du cœur et conserva jusqu'à la fin de sa vie des sentiments jeunes et des idées fraîches. D'une grande simplicité de mœurs, d'une sobriété d'anachorète, il avait, en outre, le talent de se faire aimer. La cour et la noblesse se le disputaient. Bon époux, bon père de famille, Grétry eut le chagrin de voir mourir ses trois filles à la fleur de l'âge. La douleur que lui fit éprouver cette affreuse catastrophe paraît avoir tué son génie et lui arracha des plaintes naïvement éloquentes. Il composa divers ouvrages sur la musique et sur la politique, parmi lesquels on remarque surtout ses *Essais*. La suffisance, qui faisait le fond du caractère du maëstro, s'étale d'un bout à l'autre de cet ouvrage, où il n'est jamais question que de lui et de ses œuvres, qu'il se plaît à donner comme modèles de ses théories. Ces mémoires, passablement ennuyeux et généralement dépourvus de profondeur et de vues larges, n'auraient trouvé aucun lecteur s'il ne les avait entremêlés d'anecdotes piquantes sur sa vie. Parfois, cependant, on y rencontre des aperçus ingénieux, des vues neuves, de l'esprit. Ce sont ces traits, enfouis dans une multitude de dis-

sertations, la plupart indigestes, que nous avons recueillis pour en former la biographie de notre héros; car, jusqu'à ce jour, un tel livre n'a pas été fait.

L'Italie et surtout la France revendiquent la gloire de Grétry; mais il fait l'orgueil de la ville de Liége, où il naquit le 1er février 1741. Il eut pour grand-père Jean-Noé Grétry, qui tirait son nom du hameau de Grétry, situé sur les terres de l'empire, dans le diocèse de Liége, non loin de Boulan. Des désastres l'ayant frappé dans sa jeunesse, il vendit les biens qu'il possédait dans cette localité, pour aller s'établir à Blegnen. Ce fut là qu'il épousa Dieudonnée Campinado, jeune Allemande qu'il aimait éperdument, mais que le père de la jeune fille avait refusé de lui accorder pour ne pas déroger. Un fils, Philippe Grétry, naquit de cette union. Les parents ne purent voir le nouveau-né sans verser des larmes d'attendrissement, pardonnèrent la mésalliance et se réconcilièrent avec les jeunes époux. Mais le malheur semblait vouloir s'acharner à les poursuivre sans cesse : les revers succédaient aux revers, et Grétry fut obligé, pour vivre, d'ouvrir une sorte d'auberge dans une petite ferme qu'il cultivait. Pour attirer les clients, tous les dimanches après vêpres, il organisait quelques parties de danse. On accourait de toutes parts dans la prairie qui entourait la ferme et on y sautait au son des accords du jeune ménétrier. Ces jours-là, on oubliait privations, soucis, fatigues, sous les frais ombrages où semblait s'être réfugié le bonheur.

Or, il advint qu'un jour le tréfoncier Delvilette,

cardinal-prélat de l'empereur Joseph Ier, dont il avait été précepteur, fut chargé de présider le chapitre de la cathédrale de Liége en qualité de commissaire de l'empire. Le grand dignitaire de l'Eglise était l'oncle de la belle Dieudonnée. Si près de Blegnen, comment résister au désir d'aller dire bonjour à sa nièce? Il part en carrosse, un dimanche après vêpres. Grétry jouait du violon. Son fils, âgé de sept ans, en raclait de son côté, et la jeune mère, toute pimpante, toute coquette, servait les clients, aussi heureuse au milieu de son ménage champêtre que si elle fût née paysanne. Tout le monde s'ébattait, joyeux et gai. Au ciel rayonnait un beau soleil de juin; les haies étaient remplies de chants et de nids et le cœur des jeunes payans tressaillait dans leur poitrine, quand soudain le carrosse du prélat s'arrêta devant la ferme, pour permettre au grand dignitaire de l'empire d'en descendre. A son aspect, les danses cessent, tous les paysans s'agenouillent; le prélat, souriant, les bénit d'un grand signe de croix et s'avance d'un pas grave vers la belle fermière, qui, d'émoi, laisse tomber les deux pintes qu'elle portait aux clients, pousse un grand cri et s'élance dans les bras de son oncle en pleurant de bonheur. Elle ne cessait de répéter : « Vous ici! ô mon oncle! merci! merci! — Es-tu heureuse? fit-il tout bas. — Oui, mon oncle! je l'aime de toute mon âme. — Où est-il? — C'est lui qui jouait du violon; l'enfant est mon fils. — Allons, amène-les moi. » Et la mère, folle de joie, court à son fils, l'enlève dans ses deux bras, l'embrasse avec ivresse et le présente au cardinal en lui disant : « Voyez comme il est beau! » Le prélat embrasse

l'enfant avec effusion, pendant que la mère dit au petit : « C'est ton oncle, le bon cardinal! » Puis, soudain, courant à son mari, elle lui prend la main et le conduit au prélat, qui lui donna l'accolade, en lui disant : « Tu as l'air d'un bon enfant ; tu vois comme elle est aimante ; rends-la bien heureuse, car elle a tout sacrifié pour toi! » Et Grétry, d'une voix émue : « Il y a longtemps que je lui ai promis de tenter l'impossible pour y parvenir ; mais la chance a refusé de sourire à mon courage. — Bah! bah! vous êtes jeunes ; il faut continuer à espérer, nous tâcherons d'aviser à vous trouver quelque chose. » Puis, s'adressant aux paysans qui voulaient se retirer, tout émus du spectacle qu'ils venaient d'avoir sous les yeux: « Non, non, mes enfants, continuez vos danses! Le bonheur est si rare en ce monde qu'il ne faut jamais le lâcher quand on le tient! » Et Grétry reprit son violon ; les danses recommencèrent sous les yeux du prélat assis dans le large fauteuil que lui avait apporté Dieudonnée, pendant qu'on défonçait un tonnelet de vin destiné à être bu par tout ce monde à la santé du prélat.

Celui-ci demeura plusieurs jours chez sa nièce, qu'il aimait tendrement. Au moment du départ, dit l'auteur des *Essais*, le prélat fit tous ses efforts pour amener à Presbourg l'enfant qui devait un jour devenir mon père. Il voulait lui faire donner un plantureux bénéfice. Mais l'amour de la musique avait déjà séduit le cœur du jeune homme. « Mon oncle, lui dit-il, je vous aime bien ; mais je ne veux pas quitter ma mère. » Ses pleurs attendrirent le prélat, qui renonça volontairement à ses desseins.

Cinq ans plus tard, la place de premier violon devenait vacante à l'église Saint-Martin de Liége. Elle fut mise au concours. Quoiqu'il n'eût que douze ans, Philippe Grétry résolut d'entrer en lice, et l'emporta sur tous ses rivaux. A vingt-trois ans, il épousa Marie Des Fossés, dont la famille était alliée à d'excellentes maisons de Liége, mais qui n'avait aucune fortune. Comme Grétry n'en possédait pas davantage, les parents firent encore opposition à ce mariage. Les deux jeunes gens en furent au désespoir. Marie aimait passionnément la musique; elle avait eu Grétry pour professeur, son talent d'exécution l'avait charmée; elle jura qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que celui qu'elle avait choisi, et, pour prévenir un malheur, les parents finirent par consentir à cette union. Notre héros fut le second enfant qui naquit de ce mariage.

A quatre ans, celui-ci reçut sa première leçon de violon. Elle faillit lui coûter la vie. Il cherchait à se rendre compte de la manière dont les sons se produisaient dans l'instrument, sans pouvoir y parvenir. Comme on l'avait laissé seul, il fut tout à coup frappé du bruit qui se produisait dans un pot de fer rempli d'eau que l'on chauffait dans l'âtre. Ce murmure se faisant en cadence, l'enfant se mit d'abord à danser en suivant toutes les modulations de l'eau près d'entrer en ébullition ; puis, satisfait de ses pas chorégraphiques, en vrai gamin qu'il était, il voulut voir comment le roulis périodique s'opérait dans le vase clos. En s'efforçant de l'ouvrir, il le renversa et l'eau, se répandant sur un feu de houille très ardent, fit explosion, l'enveloppa de vapeurs ardentes qui

le brûlèrent dans toutes les parties du corps et le suffoquèrent. Ses parents accourent de la chambre voisine; on le relève et on ne l'arrache à la mort qu'avec des peines infinies. La grand'mère est appelée. Jour et nuit, elle veille avec la mère sur l'enfant. On tremble qu'il ne devienne aveugle. Une maladie de langueur, qui s'ensuit, menace de le ravir à l'amour des siens. La grand'mère emporte l'enfant loin de la ville, en pleine campagne, pour le ranimer en lui faisant respirer l'air pur des champs. Son mari, sur les recommandations du prélat, avait été nommé en cet endroit contrôleur d'un bureau du prince-évêque Jean-Théodore de Bavière. Là Grétry se rétablit en peu de temps. Il pouvait courir en plein air, respirer les parfums des prairies, se livrer à des courses à travers la forêt. Pendant deux longues années, tout lui fut permis. Il fallait le sauver. « J'aime à me rappeler ces années, dit Grétry, parce qu'elles ont été les plus belles de ma vie. A la campagne, tout était nouveau pour moi. Je m'élançais vers chaque objet qui provoquait ma curiosité. Je hissais les chaises sur les tables et je grimpais dessus. Je touchais à tout et on me laissait faire. J'étais toujours courant par monts et par vaux, grimpant, escaladant, dégringolant. Lorsque le besoin de ces mouvements impétueux se fait sentir, je ne connais rien de pire que d'étouffer chez un enfant ces premiers mouvements de la nature. Il n'y a pour lui nulle crainte plus dure qu'une surveillance trop continuelle. Le comprimer trop énergiquement est le meilleur moyen d'en faire un imbécile... A quoi bon toute cette sollicitude mal entendue?

S'il est imprudent, il trouve dans les accidents qui lui arrivent la punition de sa témérité, et les leçons qu'on se donne à soi-même valent toujours mieux que celles qu'on reçoit d'autrui. La plus belle des victoires est celle que l'on remporte en se corrigeant soi-même ; à tout âge, on rougit d'avoir été corrigé. »

Partout où se rendait le petit pétulant, il était choyé, fêté, caressé; comme il se montrait excessivement affectueux, son âme s'épanchait en juvéniles tendresses pour toute la nature. Il aimait jusqu'aux objets inanimés.

Ses grands yeux étaient malheureusement affaiblis par la terrible catastrophe qui avait failli lui coûter la vie ; jamais il ne guérit complètement. Sa vue resta toujours faible et ce ne fut qu'à force de soins, de précautions et de prudence qu'il parvint à la prolonger jusqu'à un âge avancé.

Ah! qu'il lui eût été doux de rester toujours au milieu de ces belles campagnes, caressé, idolâtré par les bons vieux parents! Mais le père et la mère, eux, songeaient davantage à l'avenir du jeune enfant. Ils voulaient lui donner des maîtres de musique, et, s'il possédait un peu de voix, le faire admettre parmi les enfants de chœur de la collégiale de Saint-Denis. Malheureusement, l'enfant avait ouï parler des terribles traitements qu'on infligeait alors aux petits infortunés condamnés à étudier le chant sous les maîtres barbares qui les exerçaient.

« Je frémis d'horreur, s'écrie Grétry, en apprenant ce qu'on voulait faire de moi, non que les maîtres de musique m'épouvantassent; mais les maîtres de chant me remplissaient d'effroi; l'état d'enfant de

chœur me paraissait le plus cruel qu'il fût possible de concevoir: je ne me trompais point. Jamais aucun élève sur la terre ne devait être aussi malheureux que moi. Dès que je connus les intentions de mon père, le deuil se répandit sur tous les objets qui, la veille encore, avaient le pouvoir de me charmer; je fus plein de trouble et d'inquiétude. Le présent me devenait intolérable, tant je redoutais l'avenir! Enfin le jour fatal parut. Mon père me conduisit à la collégiale; arrivé devant le maître, on voulut me faire chanter; mais il me fut impossible d'articuler aucun son. « Etes-vous sûr qu'il ait de la voix? dit le professeur à mon père. — J'en suis certain; venez chez moi et je vous garantis qu'il sera moins timide. Vous pourrez alors l'entendre. » Il y vint quelques jours après, m'entendit et m'accepta. C'est ainsi que je fus livré au maître de musique le plus barbare qui fût jamais.

« Quoique, depuis mon accident, mon tempérament fût devenu très délicat, les obstacles ne parvenaient jamais à diminuer mon courage; mes forces semblaient grandir en raison de la résistance qu'on leur opposait. Mais quand le moral était atteint, mon cœur s'oppressait et toutes mes facultés physiques étaient comme anéanties; je voyais punir mes camarades avec une rigueur sauvage, même pour des fautes involontaires. La crainte de subir un pareil châtiment me rendait la vie insupportable. Ce que je redoutais devait fatalement arriver. Un jour que la pendule s'était arrêtée, je me rendis trop tard aux matines. Pour premier châtiment, on me fit tenir deux heures debout au milieu de la classe. Depuis

lors, je n'eus plus de repos. Il fallait se trouver à l'école entre cinq et six heures du matin : je tremblais de ne pas m'éveiller à temps. Que de mauvaises nuits j'ai passées! Dès que le sommeil me fermait les yeux, la frayeur m'éveillait, je prenais enfin mon parti et, sans consulter l'heure, je sautais du lit, m'habillais et me mettais en route, qu'il plût, qu'il neigeât ou qu'il fît beau. Que de fois j'allai m'asseoir à la porte de l'église, dès trois heures du matin, par le temps le plus affreux! Là, je tenais ma petite lanterne sur mes genoux et je me réchauffais les doigts à ses carreaux. S'il faisait bon, je m'endormais, certain, cette fois, que le maître ne pourrait entrer sans m'éveiller.

« Dès son arrivée, la leçon commençait. Quel vaste champ offert à ses cruautés! Il nous forçait à chanter chacun à notre tour, et, à la moindre fausse note, les coups pleuvaient sur le malheureux coupable. Qu'il fût jeune ou qu'il fût âgé, il était littéralement assommé par ce brutal. Cet être dépourvu d'âme s'ingéniait à inventer des tortures dont il se délectait. Tantôt il nous faisait mettre à genoux sur un gros bâton court et rond ; au bout de quelques minutes, le supplice éprouvé devenait intolérable ; mais, au plus léger mouvement, la culbute devenait inévitable et les coups pleuvaient drus comme grêle. J'ai vu ce monstre affubler un enfant d'une énorme perruque, vieille et sale, et l'accrocher en cet état, à la muraille, à plusieurs pieds au-dessus du sol; armé d'une verge, il, s'écriait alors d'un ton furieux : Chante! Et devant lui, d'une main il tenait sa musique et de l'autre battait la mesure. Ce pauvre enfant,

jeune et beau, perçait l'air de ses cris. Dès qu'il pleurait ou faisait une fausse note, la verge s'abattait sur lui, cinglant ses membres tendres et délicats. Et de grosses larmes coulaient sur ses joues! Oh! le pauvre enfant!

« De semblables scènes étaient journalières. Quiconque commettait une faute était accablé de mauvais traitements. Tous nous en frémissions d'horreur! Mais ce que nous redoutions le plus, c'était un supplice plus épouvantable encore. Quand la colère du maître arrivait à son comble, il terrassait le malheureux, le tenait sous ses genoux et le rouait de coups. Nous étions sûrs qu'une seule victime ne suffirait plus alors à calmer sa fureur. Pour l'assouvir, il devait la décharger avec une furie toujours croissante sur deux, trois, quatre, cinq malheureux. Il ne cessait que quand la rage épuisait ses forces et le suffoquait. Il croyait nous consoler l'un par l'autre en nous rendant tour à tour la proie de sa férocité. Quand il n'entendait plus ni soupirs ni sanglots, il croyait avoir bien rempli ses devoirs.

« Que l'on s'imagine ce que j'ai dû souffrir pendant les cinq années que j'ai passées sous ses ordres! J'étais, de tous ses élèves, le plus jeune, le plus faible, le plus délicat. Ma sensibilité, surexcitée par la crainte, était excessive. Cependant, malgré mes efforts pour lui plaire, malgré la rapidité de mes progrès, il saisissait les moindres circonstances pour me faire partager le sort commun : j'étais la victime la plus pure. Il me réservait pour les grandes occasions. L'aspect de mes larmes devait avoir le pouvoir de sécher celles des plus malheureux; j'eus

beau employer la douceur, le travail, la soumission, rien ne put l'engager à me traiter avec plus de bienveillance. »

Il fallait que la vocation musicale de Grétry fût bien réelle pour avoir pu résister à de pareils traitements. Ce fut elle qui le soutint au milieu de ces cruelles épreuves, que son père ne soupçonnait même pas, car, s'il eût connu une telle situation, il était assez considéré du chapitre pour faire briser irrévocablement ce maître barbare. Si son fils ne perdit pas entièrement son temps pendant ces précieuses années, ce n'est pas à son professeur qu'il en fut redevable, car il ne pouvait qu'anéantir dans son élève son goût inné pour le plus beau des arts, mais à son travail patient, assidu, infatigable. Plus celui qui aurait dû l'encourager le rebutait, plus il s'appuyait sur lui-même et travaillait en dépit de tous les obstacles. Ce fut cette puissante force de volonté qui le sauva.

Grétry venait d'atteindre sa onzième année quand un second accident faillit de nouveau l'enlever au monde. Peut-être exerça-t-il sur ses organes une influence fatale! Il était alors d'usage, à Liége, de dire aux enfants que Dieu ne leur refuse jamais ce qu'ils lui demandent le jour de leur première communion. Grétry lui demanda qu'il le fit mourir s'il n'était destiné à rester toute sa vie honnête homme et à devenir un musicien distingué dans son art. Or, la cérémonie terminée, il s'en alla l'après-dîner escalader les tours de Saint-Denis pour voir frapper les cloches. C'était le jeudi saint à Liége. Le bruit que l'on obtient de cette façon remplace celui qui se

fait à Paris au moyen des crécelles. A peine le malheureux enfant fut-il arrivé près de la cloche, qu'il vit une solive se détacher des murailles et venir lui tomber sur la tête. Ce coup le renversa sans connaissance. Le marguillier qu'il avait accompagné le relève, l'assied, le croit mortellement frappé et court chercher l'extrême-onction pour la lui administrer; dans l'intervalle, Grétry, reprenant ses facultés, a d'abord quelque peine à reconnaître le lieu où il se trouve. Le marguillier, de retour, sent sa poitrine se dilater en voyant que l'enfant n'est point mort. Il lui explique comment il a failli être écrasé par la poutre qui lui est tombée sur le crâne. André se souvient aussitôt de tout ce qui s'est passé depuis le matin, porte vivement la main à sa tête et s'écrie : « Puisque je ne suis pas mort, je suis certain de rester honnête homme et de devenir bon musicien ! » Ceux qui l'entouraient prirent ces propos pour du délire et l'attribuèrent à son étourdissement. Seul, il savait ce que signifiait pour lui cette parole prophétique. Il ne paraissait pas avoir de blessure dangereuse; mais le sang qui ne tarda pas à lui remplir la bouche fit renaître de nouvelles craintes. Grétry avait un endroit du crâne enfoncé. Cette cavité ne devait jamais disparaître. Il crut que cette blessure influença profondément plus tard sur ses facultés musicales. Peut-être lui attribuait-il son défaut d'aptitude pour l'harmonie. En tous cas, tant qu'il vécut, il ne put travailler longtemps sans éprouver l'étourdissement dans lequel il était tombé après avoir reçu le choc fatal. A partir de cette époque, lui, si gai dans ses amusements, devint

rêveur; sa jovialité dégénéra en mélancolie; il ne retrouva plus sa vivacité que par accès et, dès lors, la musique devint le baume qui adoucissait l'amertume de ses tristesses, quand son âme en était envahie. Son extrême timidité naturelle s'accrut encore. Lorsque vint le moment de le faire chanter au chœur, il s'en acquitta très mal. On prit patience; mais, ses craintes paraissant aller sans cesse croissant au lieu de diminuer, on finit, après quelques nouveaux essais, de plus en plus infructueux, par conseiller au père de le reprendre. Ce fut pour l'enfant une délivrance.

Mais le père, lui, se garda bien de le décourager. Il lui choisit un autre maître, nommé Leclerc. C'était un homme aimable, plein de douceur et de bonté. Il caressa l'enfant, au lieu de le rudoyer, l'encouragea, le félicita chaque fois qu'il pouvait constater un progrès réel, et le jeune Grétry ne tarda pas à profiter de ses leçons.

Or, il arriva, vers ce temps-là, qu'une troupe de chanteurs vint s'établir à Liége. Elle représentait des opéras de *Bergolène* et de quelques autres compositeurs du Midi. Le père de Grétry alla trouver le directeur, nommé Resta, pour le prier d'accorder à son fils l'entrée à l'orchestre. Celui-ci s'empressa d'y consentir, et notre adolescent put ainsi, pendant une année tout entière, se remplir les oreilles et l'âme de la musique de celui qui devait, jusqu'à la fin de sa vie, être l'objet de sa plus vive et de sa plus sincère admiration. Ce fut là qu'il se passionna pour l'art dans lequel il devait bientôt exceller. Jamais ces impressions ne s'effacèrent de sa mémoire, ni de son

cœur, tant il est vrai que l'influence d'un grand génie peut souvent s'étendre sur toute une existence !

Mais laissons de nouveau la parole à notre héros :

« Mon père, dit-il, avait suivi mes progrès avec la plus ardente sollicitude. Il jugea que le temps de reparaître à Saint-Denis était arrivé. Allant donc trouver le maître de musique, il le pria de me laisser chanter un motet, le dimanche suivant; le maître lui fit observer qu'il serait dangereux de m'exposer une seconde fois à un échec, car alors les chanoines prendraient assurément le parti de ne plus même m'accepter au chœur et de me renvoyer totalement, si je ne réussissais pas mieux que la première fois.

« Je consens à son expulsion définitive, reprit mon père, s'il ne chante pas mieux que tous les musiciens de votre collégiale ! »

« Ce ton d'assurance fit accepter la proposition, sans toutefois inspirer une grande confiance au maître de musique. Le grand jour arrive enfin. Mon père me conduit à l'église. Au moment d'arriver, il m'arrête tout à coup et, tirant de sa poche une magnifique tabatière, il me la montre en disant : « Si vous chantez bien, elle est à vous ! » Mais j'avais un autre motif d'encouragement bien supérieur à celui-là. Toute ma famille s'était sentie humiliée par mon premier échec. Il fallait tout réparer d'un seul coup et prouver combien était erronée l'opinion courante que je n'étais pas né pour devenir musicien. Il fallait surtout donner une consolation à ma mère, à cette bonne mère, qui était là toute tremblante, attendant, dans l'angoisse, le résultat de la

redoutable épreuve dont allait peut-être dépendre tout mon avenir. Oh! quel coup pour son cœur, si j'allais échouer! Mais ce n'était pas possible. J'arrive. La pitié se peint sur tous les visages. On sourit, on ricane en me voyant passer. Le maître de musique me dit, en m'abordant: « Te voilà donc! Mais tu n'es pas changé! » Il n'en eût pas fallu davantage pour me déconcerter et me livrer en pâture à ma timidité passée! Mais j'avais imploré la Vierge avec tant de passion qu'il me paraissait impossible d'en être abandonné quand il y allait de l'honneur de mon père, du bonheur de ma mère! Cette conviction me sauva. Je commençai. Dès les premières mesures, un silence extraordinaire se fit. L'orchestre s'éteignit jusqu'au pianissimo, de peur de ne pas m'entendre. Je jetai, en ce moment, un coup d'œil vers mon père, qui m'encouragea par un sourire. Les enfants de chœur qui m'entouraient reculèrent par déférence. Les chanoines se levèrent presque tous et ne s'agenouillèrent pas à l'élévation, faute d'avoir entendu la sonnette. »

Dès que le motet fut terminé, chacun se mit à féliciter le père, le louant franchement de posséder un fils si merveilleusement doué. On parlait si haut que l'office eut été interrompu sans l'intervention du maître de musique, qui imposa silence. Mais l'enfant, certain d'avoir réussi, ne faisait, lui, aucune attention à ces éloges mérités. Son cœur était autre part. D'un regard pieux, il chercha sa mère dans l'église, il aperçut cette bonne mère qui essuyait ses larmes. La joie rayonnait sur son visage. Elle leva vers lui son grand œil chargé d'amour. Le cœur de

Grétry en tressaillit dans sa poitrine. Le Ciel descendit dans son âme. Une félicité pure et touchante l'envahit, ses larmes coulèrent à flots. Qu'on se figure la scène qui eut lieu au retour : les félicitations du père ; les caresses de la mère ; le bonheur de l'enfant.

Après la messe, les chanoines, sortant des stalles, s'étaient empressés d'entourer l'enfant pour le combler d'éloges et d'encouragements. Un d'entre eux surtout, M. de Harler, qui était grand musicien, se montra plein de sollicitude pour ce merveilleux enfant. Il lui promit de s'intéresser à son sort, l'assura qu'il pouvait en toutes circonstances compter sur son appui et, plus tard, il ne cessa de tenir parole. Tout le monde s'étonnait que l'enfant chantât aussi purement, dans le goût italien, que les meilleures cantatrices de l'opéra. Le père avoua dès lors qu'il l'avait conduit à toutes les représentations. Ce triomphe fit du bruit. Le prince-évêque, à Liége, assistait d'habitude au spectacle. Le clergé l'imitait. Ses chanoines lui parlèrent de la petite merveille dont tout le monde s'occupait en ville. Le prince désira le voir et l'entendre, le dimanche suivant, pendant l'office. Le bruit s'en répand aussitôt dans toute la ville. Le jour de la seconde épreuve, l'affluence fut énorme. Mais ce qui flatta le plus le jeune Grétry, ce fut d'y voir toute la troupe italienne. Acteurs et actrices étaient accourus pour l'entendre. Chacun d'eux le regardait comme son élève. Grétry chanta le morceau qui avait si fort impressionné le dimanche précédent ; mais, avec la juvénile habileté d'un cœur reconnaissant, il y introduisit un plus grand nombre de tournures purement italiennes. Il

voulait gagner ses bienfaiteurs à sa cause. Il y réussit au delà de toute espérance! Le succès fut complet. Dans son enthousiasme, le directeur Resta déclara qu'il accordait l'entrée gratuite de son spectacle à tous les enfants de chœur de la ville.

Que devint le maître de musique en présence de ce succès? Il alla présenter la main à son ancien élève, sans le tutoyer comme auparavant, et lui dit : « Vous n'avez pu réussir chez moi comme enfant de chœur; mais je ne vous prédis pas moins que vous serez un jour un bon musicien. » Grétry le remercia et lui pardonna du fond du cœur toutes les cruautés dont il avait empoisonné sa jeunesse. Ce misérable mourut pendant le séjour du jeune virtuose à Rome. Sa veuve s'efforça d'obtenir de Grétry une entrevue, lors de son premier retour à Liége; mais, comme celui-ci n'aurait pu lui parler que de son mari, il ne put se résoudre à lui rendre visite. Le souvenir de ce bourreau eut empoisonné le bonheur dont il jouissait au sein de sa famille et d'une patrie qui le comblait d'honneurs mérités.

Grétry touchait à sa quinzième année, c'est-à-dire à l'époque dangereuse de l'adolescence. Pendant la durée de cette crise salutaire à son avenir artistique, il eût fallu interdire à Grétry toute espèce de chant; mais, comme chacun voulait jouir le plus longtemps possible des restes de sa voix, qui se perdait, on n'eut pas cette prudence. En sortant d'un concert où il avait chanté, sur un ton trop élevé, un air de Galuppi, Grétry se mit à cracher le sang. Cette infirmité devait lui rester toute sa vie. Il n'eût pu obtenir une guérison complète qu'en renonçant

à toute espèce de composition pendant quelques années, car sa manière de travailler aggravait constamment son mal. Mais le plaisir de se livrer à l'étude, même au prix de sa vie, ne put l'arrêter. Un jour, le célèbre Tronchin lui dit : « Je ne comprends rien à vos rechutes continuelles. Vous êtes sobre, vous suivez le régime que je vous ai prescrit, et vous n'arrivez pas à vous guérir. Comment composez-vous ? — Mais comme un poète fait des vers. Il travaille en récitant à haute voix ses hémistiches. Je lis et relis de même les paroles que je veux peindre avec des sons. Il me faut plusieurs jours de ce labeur pour me mettre en train; insensiblement, mes regards s'embrasent ; mon imagination se monte; mais je perds complètement l'appétit. Dans cet état, je puis terminer un opéra en moins d'un mois. — O ciel! laissez là votre musique alors; sinon, vous ne guérirez jamais! — Vaut-il donc mieux que je meurs d'ennui que de mourir en travaillant? »

Ce fut à l'époque de cette crise redoutable que le jeune maëstro abandonna complètement le chant pour se livrer tout entier au plaisir de la composition, bien qu'il n'en connût encore aucune des règles. Ces essais ne furent d'abord que des transpositions, puis des ensembles de bribes enlevées à différents morceaux et agencés en mosaïques. Son père comprit qu'il était temps de lui donner un maître d'harmonie et lui choisit pour professeur Renekin, organiste de Saint-Pierre de Liége. Pendant deux ans, le jeune homme suivit son cours. Cet artiste était en tout l'opposé de son premier maître.

Autant celui-ci affectait de morgue, de dureté et de méchanceté, autant le nouveau professeur était doux, patient, plein d'indulgence et d'aménité avec ses élèves, sur lesquels il n'agissait qu'en cherchant à les embraser d'émulation et d'enthousiasme. On était aussi avide de recevoir ses leçons que l'on redoutait d'assister à celles du pédant orgueilleux et barbare qui opprimait la malheureuse enfance.

« C'est avec reconnaissance, dit Grétry, que je me rappelle tout ce que je lui dois. Que de jouissances n'éprouvais-je pas en m'initiant, sous sa direction, à une science que la plupart trouvent aride et ennuyeuse! Sa manière d'enseigner mérite d'attirer l'attention. Plein d'ardeur et de feu, il prenait autant de part à la leçon que s'il avait fait pour lui-même toutes les découvertes qu'il me faisait faire pour mon compte. Rencontrions-nous un accord dissonnant de septième diminuée, il m'arrêtait pour s'écrier: «Voyons comment nous passerons de cette note sensible à l'accord parfait mineur, un demi-ton plus haut? — Je puis prendre une des quatre notes de l'accord pour sensible et la tierce pour aller dans ce ton. » Il se levait alors, transporté de joie, arpentait la salle à grands pas, riait de bonheur, et tous deux nous vivions pendant quelques minutes de l'enthousiasme qu'il avait su m'inspirer. J'aurais voulu pouvoir passer ma vie avec cet homme plein d'esprit, de savoir et de candeur, qui entraînait ses élèves par l'exaltation qu'il leur inspirait. Je puis le dire en toute sincérité : chaque leçon que j'ai reçue, pendant les deux années que je passai avec lui, fut pour moi un véritable divertissement. C'est à lui

que je dois tous les progrès que, depuis lors, j'ai pu faire en musique. Il sut développer en mon âme les germes d'aptitudes qu'une mauvaise culture avait failli étouffer. Il nous prouve que la première de toutes les qualités d'un bon maître consiste à s'attirer l'affection de ses élèves et que les plus belles connaissances, si on ne possède pas le talent de se faire aimer de la jeunesse, deviennent inutiles. L'aspect sévère des maîtres, leur ton despotique, les mauvais traitements ne parviendront jamais à inspirer à l'enfant qu'un invincible dégoût pour l'étude. La mort, hélas! devait nous enlever trop tôt cet admirable type du bon professeur ! »

Après avoir fait prendre des leçons d'harmonie à son fils, le père résolut de lui faire suivre un bon cours de composition. Il choisit, à cet effet, un de ses amis, le professeur Moreau. Dès que le jeune homme en fut instruit, il courut porter à son nouveau maître une messe qu'il avait commencée. « Oh! oh! s'écria le professeur, c'est aller trop vite en besogne. Reprenez cette partition et commencez par ajouter une partie de basse aux quelques notes que je vais vous tracer! » Le jeune homme reprit son travail, que le maître n'avait pas même ouvert, et s'en retourna chez lui, tête baissée, quelque peu humilié de l'accueil fait à son œuvre. Grétry lui rapporta sa basse ornée de trois ou quatre chants différents. « C'est encore aller trop vite en besogne, fit Moreau; je vous avais demandé de me faire, note pour note, une partie de chant sur cette basse et vous me rapportez tout un travail fait en dehors de la composition exigée. Recommencez ! »

Grétry était trop impatient de produire pour pouvoir s'en tenir à ces procédés lents, mais sûrs, pour arriver à exceller dans tous les genres. La fermentation de son imagination y mettait un obstacle invincible. Cette histoire est celle de tous les musiciens qui ont entrepris l'étude de leur art dans l'âge des passions, lorsque le besoin de produire l'emporte déjà sur celui de l'initiation laborieuse et lente. Elle explique les causes de l'ignorance, où Grétry est resté toute sa vie, des procédés de l'art d'écrire la musique et de son peu d'aptitude à s'instruire. Sa tête bouillonnait; elle était naturellement toute remplie de mélodies comme le gosier d'un rossignol est plein d'accords passionnés. Il fit six symphonies, qui furent exécutées à Liége, non sans quelque succès. Le chanoine Harlez le pria de les lui porter à un concert qu'il donnait à ses amis. On y trouva de la verve, du talent, et le bon chanoine conseilla au jeune compositeur d'aller étudier à Rome ; car, depuis l'avènement de la maison de Bourgogne, les Pays-Bas et la principauté de Liége n'avaient plus rien produit, en musique, de vraiment supérieur.

Dès ce moment, le projet d'aller étudier à Rome ne cessa plus de hanter l'imagination du jeune auteur. Mais, pour se rendre aussi loin de son pays, pour y vivre, tout en ne pouvant rien gagner, pendant plusieurs années, pour y payer les leçons de maîtres savants, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent, et le père Grétry en était dépourvu. Rien ne put décourager le jeune compositeur. Il résolut de mériter la confiance du chapitre pour en obtenir

un subside. Il acheva sa messe et, courant la porter une seconde fois à M. Moreau, il lui dit : « J'en conviens, je ne suis qu'un écolier ; je n'aurais pas dû entreprendre, sans connaître les règles de la composition, un ouvrage aussi considérable ; mais je suis décidé à me rendre à Rome, pour m'y perfectionner dans mon art. Voyez donc cette messe, je vous en conjure. Je compte sur elle pour déterminer le chapitre à m'accorder le subside d'usage, car je ne veux pas priver mon père d'une partie des appointements dont il a besoin pour entretenir sa nombreuse famille. » Moreau comprit, fut touché, revit la messe dont il corrigea les fautes de composition ; mais il n'en trouva aucune contre l'expression. Un passage cependant l'inquiétait. Sans cesse, il revenait au verset : *qui tollis peccata mundi.* « Qu'en pensez-vous donc ? lui dit Grétry. — A votre place, je le retrancherais ! — Pourquoi ? — Personne ne pourra croire qu'il vient de vous. — Etes-vous convaincu, vous, qu'il est de moi ? — Parfaitement. — Alors, peu m'importe ce que pourront penser les autres ! » Et Grétry courut porter sa messe au chanoine Harlez, en lui confiant les espérances qu'il fondait sur elle. Harlez fit part au chapitre des vœux de son protégé, en disant : « Messieurs, faisons ce que désire ce jeune homme ; mais je vous préviens que, s'il nous quitte une fois, nous le perdons pour toujours. » On décida que la messe serait exécutée à la prochaine fête solennelle, qui n'était pas très éloignée. Malheureusement, le maître de musique, s'obstinant à croire qu'elle n'était pas de lui, mit la plus mauvaise volonté à la faire étudier. Mais le père, qui

était premier violon, jouissait de l'affection de ses confrères. Il leur fit remarquer le mauvais vouloir du directeur et, dès lors, ceux-ci redoublèrent de zèle et d'ardeur pour faire réussir la partition. Jamais ouvrage ne fut exécuté avec plus d'entrain. La messe plut à tout le monde. La gratification demandée fut accordée ; mais tous les Liégeois disaient : « Nous avons entendu les adieux du jeune Grétry ! »

LE VOYAGE DE LIÉGE A ROME.

Le printemps se parait de verdure et de fleurs; les brises, chargées de parfums, couraient dans l'air; partout des chants, des rires! La grande joie de l'universelle renaissance éclatait en un immense hosanna qui s'élevait des fleuves, des plaines, des montagnes et des forêts.

Dans la famille Grétry, par un cruel contraste, tout pleurait. On allait quitter l'enfant bien-aimé. Rome était si loin et les fatigues du voyage apparaissaient si longues et si cruelles! Qu'on en juge: quatre à cinq cents lieues à faire à pied, par un jeune homme de dix-huit ans, frêle, débile et délicat! Quelle mère n'en eût pas été effrayée? Celle de Grétry pleurait du matin au soir. Elle avait voulu façonner elle-même les vêtements qu'allait emporter son fils. Et, chaque fois que l'un d'eux était terminé, un gros sanglot soulevait son cœur. C'était un pas de plus fait vers le fatal moment de la séparation. Son fils venait alors, souriait, badinait, disait mille folies et la forçait à rire en couvrant ses deux joues de baisers. Il lui fallait paraître résolu, car jamais, sans cette affectation de sérénité et de fermeté, il n'aurait obtenu le consentement d'aller si loin tenter aventure.

Puis il courait passer des journées entières chez

la grand'mère à Coronmeuse. La bonne vieille, il l'aimait jusqu'au délire, jusqu'à l'idolâtrie! N'était-ce pas chez elle qu'il avait passé les années les plus libres, les plus douces de sa vie? Oh! qu'elles étaient déjà loin, ces délicieuses années de son enfance! Quelles caresses! Quelles courses à travers les champs et les bois! Et tout cela lui revenait plein de regrets. Oh! qu'il serait dur de s'arracher aux embrassements de celle qu'il avait tant aimée! Elle était si âgée! La reverrait-il jamais? Et la bonne maman lui souriait à son tour pour l'affermir. Levant son grand doigt osseux, elle le menaçait en le calinant et lui disait de sa voix cassée: « Sois bien sage, là-bas! Aie soin de ta santé! Garde-toi d'oublier tes devoirs!»—« Et longtemps elle me parla de la sorte, dit Grétry, remarquant avec plaisir le courage que j'affectais. Dans la crainte de l'affaiblir, elle s'efforçait de sourire, pendant que ses pleurs la trahissaient. »

Combien ne furent pas différents les adieux que le second mari de la bonne vieille adressa au jeune homme!

L'entraînant au jardin, qui s'étendait derrière la maison, il lui dit: « Rodrigue, as-tu du cœur? — Oui, certes. — Alors, tiens! prends ceci; n'en abuse pas; mais si quelqu'un t'attaquait... tu comprends! » Et le brave homme lui tendait une belle paire de pistolets chargés. « Je vous promets que je saurai me défendre. — As-tu quelque adresse au moins? — Mais en douteriez-vous par hasard? — Voyons! voyons! Je suppose que cet arbre est un voleur qui te demande la bourse ou la vie. Que feras-tu? — Je lui répondrai que je tiens trop à ma vie pour la

donner à personne et que ma bourse m'est si nécessaire... — Il insiste et veut te tuer. —Je le devance et pan! je le couche sur le sol. » Et, tout en parlant, Grétry, visant l'arbre, lâcha son coup. L'arbre, atteint, fut secoué du haut en bas.— «Vois! il tire son sabre; tu es mort.—Oh! non pas. » Pan! le second coup part et l'arbre s'agite de nouveau de la cime au collet de la racine. Epouvantée, la grand'mère accourt à la fenêtre et s'écrie: « Grand Dieu! que faites-vous donc là? — Nouveau Don Quichotte, je tue des voleurs, grand'mère! » Son mari se prit à rire aux éclats, fourra les pistolets dans les poches du futur voyageur, et tous deux rentrèrent.

De retour chez son père, Grétry apprit que le voyageur qui devait l'accompagner jusqu'à Rome était arrivé. Le départ fut fixé à la huitaine. C'était à la fin de mars de l'année 1759. Pendant ces huit jours, toute la maison fut pleine de pleurs et de larmes. Remacle, le terrible messager, l'homme si longtemps attendu, si profondément redouté, parut enfin. Une heure de l'après-dînée venait de sonner. Il était entré, selon son habitude, sans se faire annoncer. Son arrivée subite fut pour toute la famille comme un coup de foudre. Les larmes, les sanglots, les transports de désespoir allaient éclater. Pour les prévenir, Grétry se jette aux genoux de ses parents et les conjure de le bénir. Le père s'écrie: « Dieu te conduise, mon cher enfant! » Sa mère le relève, le serre sur son cœur, laisse tomber sur son front une larme et un baiser. Immense était la douleur qui la brisait. Grétry n'a pas la force d'en supporter plus longtemps l'aspect. Il saute sur sa

valise, la jette sur son dos et s'enfuit. Il part; mais il pense à tous ceux qui restent derrière lui, qui ne cesseront plus de songer à leur enfant bien-aimé et que lui, pauvre exilé sur la terre étrangère, ne reverra de longtemps. Il fuit; mais tous les habitants de la rue se tiennent sur le seuil de leur porte pour le voir partir et lui crier: « Bon voyage! » Remacle suit le jeune homme en courant et tout en leur criant: « Soyez tranquilles, j'aurai soin de lui! »

« Comment dépeindre l'impression que les larmes de ma mère, celles de mon père firent sur mon cœur? s'écrie notre voyageur. Leurs visages, où s'étaient répandues les pâleurs de la mort; leurs bras levés vers le ciel pour l'implorer en ma faveur; leur douleur et leurs sangots me remplirent de sensations qu'il m'est impossible d'exprimer. Dès que je pus me retrouver, je sentis mes larmes couler à flots. Je me disais: « O mon Dieu! accorde-moi la grâce de devenir un jour le soutien de ces bons parents! » Ceux-là seuls qui vivent dans les pays où le luxe et la débauche n'ont encore mis aucune barrière entre les pères et leurs enfants comprendront ce que j'éprouvai dans ce moment terrible. L'habitude de vivre ensemble, de se chauffer au même feu, de boire au même vase, éveille au fond de l'âme des affections qui ne s'éteignent qu'avec la vie. Avec quelles délices je me rappelle ce bon vieux temps! C'est dans cette tendre intimité que je puisai l'amour inaltérable que je porte aux auteurs de mes jours. Je ne connais rien de plus moral en ce monde, car quel est le père qui ne se contraigne quand il vit et agit sans cesse sous les yeux de ses

enfants? Quel est l'enfant, épris d'amour filial, qui pourrait jamais s'oublier en sa présence? Chez les riches, on donne aux enfants un gouverneur, que l'on revêt de toute l'autorité du père; mais comment l'enfant pourrait-il lui reconnaître une autorité que la nature ne lui a point donnée? L'obéissance naturelle fait des hommes; l'obéissance forcée ne produit que des esclaves. Je n'estime guère plus celui qui n'est honnête que par crainte de la loi que celui qui en enfreint les prescriptions. »

Grétry suivait le vieux Remacle, qui, par de bonnes paroles, cherchait à le réconforter. On lui avait promis une généreuse récompense s'il prenait bien soin du jeune homme. Il voulait la gagner loyalement. Quoique âgé de soixante ans, il faisait encore deux voyages à Rome par année, et même quelquefois trois. Rien de plus honnête que ce vieux guide avec les jeunes gens qu'il conduisait au delà des monts ou qu'il ramenait dans leur pays. Mais cette honnêteté ne l'empêchait pas d'être le plus fin des contrebandiers des Pays-Bas. Les jeunes gens qu'il emmenait dans ces régions lointaines n'étaient qu'un moyen qu'il avait trouvé de cacher son commerce. Il emportait des Flandres les dentelles les plus précieuses pour les prélats et les dames de l'Italie. Il rapportait de Rome des reliques et des pantoufles du Pape, dont il fournissait tous les couvents des Pays-Bas. C'était double bénéfice. Pour ces objets, les nonnes lui prodiguaient l'argent, les dentelles et les cadeaux de toute espèce. Il était devenu aussi riche qu'il était avare. Grétry lui dit un jour : « Tu veux donc mourir sur les grands

chemins, Remacle? » Mais le vieux guide lui répondit : « Quand je n'accomplis qu'un voyage par année, je fais une maladie en automne. J'aime mieux voyager, surtout que, n'étant pas aussi riche qu'on le croit, je ne veux pas, un jour, mourir de faim! » Et comme son trafic l'obligeait à faire d'immenses détours pour éviter les endroits où il était soupçonné, le malheureux, pour cultiver sa santé, faisait environ deux mille lieues par année, portant plus de cent livres sur le dos.

Il conduisit Grétry dans un village situé à trois lieues de Liége. Là, deux étudiants l'attendaient pour faire route avec lui. L'un était un abbé; l'autre un chirurgien. Le premier, frêle, délicat, souffreteux, rendit courage à notre héros en lui montrant que, plus faible que lui, il ne craignait cependant pas d'entreprendre un pareil voyage. L'autre, gai, vif, sans souci, allait les amuser par ses saillies et ses espiègleries. Tous trois furent bientôt d'excellents amis; mais le jeune chirurgien plut surtout à notre futur maëstro. Ce dernier lui dit à l'oreille que le jeune abbé ne ferait que vingt-cinq lieues. « Quant à vous, ajouta-t-il, vous n'en ferez que cinquante et j'en suis d'autant plus fâché que déjà je vous aime. — Nous verrons! » lui répondit Grétry, et l'on se remit en route.

Ce jour-là, la caravane fit dix lieues à travers les bruyères et les superbes forêts des Ardennes. Quelles contrées pittoresques et sauvages! Quelles richesses de tons, de dégradations lumineuses, de perspective aérienne dans ces sites ravissants! Mais le jeune abbé, exténué, ne se soucia bientôt plus d'admirer

ces sites enchanteurs, qui attendaient encore un poète pour en célébrer les merveilles. Le soir, il ne put rien manger! Grétry et le chirurgien se sentaient, au contraire, une faim dévorante.

Le lendemain, on se remit en route, moins allègres que la veille. Le jeune abbé, harassé de fatigue, dut rester en arrière et renoncer enfin au voyage.

Cependant Grétry continuait bravement sa route.

« Arrivés à Trèves, dit-il, nous étions aguerris contre les fatigues de la marche comme ces vieux Romains dont nous allâmes admirer les travaux. » Et nos voyageurs coururent contempler le cirque, la *Porta nigra,* le palais d'Hélène, les Thermes de Julien et tous les vieux monuments qui ont laissé en ces lieux la trace ineffaçable du passage du peuple-roi.

Ce fut pendant la traversée des terres germaniques que Grétry fut l'objet d'une aventure attendrissante. Comme nos voyageurs entraient dans une auberge pour y prendre un repas, la maîtresse du logis, en apercevant le jeune homme, se sentit tout émue à son aspect. Bientôt elle lui témoigna les plus grands égards.

Un instant après, ce fut bien pis encore. Redoublant de prévenances et de sollicitude, — une mère n'eut pas fait davantage pour un fils aimé! — dès qu'on fut à table, elle vint ôter le couvert d'étain de Grétry pour lui en substituer un autre en argent. Elle lui présentait les mets les plus succulents, lui offrait de la pâtisserie.

Quand on voulut payer, la bonne femme refusa tout.

Grétry se sentait ému au delà de ce qu'il pouvait

avouer. Enfin, le vieux Remacle lui expliqua tout. Cette bonne femme était mère d'un jeune homme parti depuis quelques jours pour aller faire ses études à Trèves. La séparation avait été déchirante. L'enfant ressemblait trait pour trait à Grétry. De là sa profonde émotion, son invincible attendrissement. Oh! de quelles tendresses n'est-il pas formé, le cœur des mères? Au moment du départ, elle avait demandé à Remacle si Grétry avait assez d'argent pour aller jusqu'à Rome, prête à lui donner ce qui aurait pu lui manquer! Et, comme s'il eût été son fils, elle le lui recommanda avec une sollicitude qui arrachait des larmes au vieux guide.

La route s'acheva péniblement. On longeait le Rhin. On aimerait à savoir quelle impression ces sites pittoresques, ces paysages grandioses et magnifiques, ce fleuve géant, barrière qui sépare deux des plus grandes civilisations du monde moderne, firent sur l'âme du jeune musicien. Grétry n'en dit pas un mot dans ses ouvrages, et c'est là un oubli inexplicable.

On arrive en vue des Alpes, on traverse les lieux illustrés par la légende héroïque de Guillaume Tell, le Vorarlberg, le Tyrol; on descend l'Adige jusqu'à Trente, et ces gigantesques montagnes, cette nature prodigieuse n'arrachent pas un cri d'admiration au futur compositeur. « Les avalanches, dit-il, formées de la chute des neiges amoncelées qui s'écroulent du haut des montagnes, produisaient un bruit semblable à celui du tonnerre que vingt échos rendaient presque continuel. Tout me parut original et romantique dans ce pays montagneux! »

La légèreté, l'esprit, les saillies feront de Grétry un des meilleurs musiciens comiques; mais il ne réussira pas dans le genre lyrique et dramatique.

On arrive à Trente, où s'est tenu le plus célèbre concile des temps modernes. Remacle court porter ses marchandises dans un couvent, en invitant ses deux compagnons à visiter les édifices et le jardin.

Les voyageurs ne tardèrent pas à arriver aux frontières. Il fallait passer par la douane. Les perplexités de Remacle devinrent cruelles. Il conjura ses compagnons de ne pas le compromettre par une parole imprudente. Un mot pouvait le perdre. « Nous le rassurâmes de notre mieux. Soyez tranquille, lui dis-je, si nous parlons ce ne sera pas pour vous nuire. Parvenus au lieu tant redouté, on nous fit entrer dans une grande salle basse. Beaucoup de voyageurs attendaient la visite des douaniers. L'aspect du lieu, leur silence, leur ennui rendaient cette scène lugubre. Remacle prit place dans un coin, posant à ses pieds son énorme bissac. Quatre préposés entrèrent. L'un d'eux va droit au paquet de notre guide, le soulève, le trouve bien lourd. Remacle se lève, salue et, le chapeau à la main, lui dit en allemand qu'il conduisait à Rome ces jeunes gens qui voulaient aller y compléter leurs études. L'archer arrive aussitôt à moi et me dit: « Vous êtes bien jeune et bien délicat pour entreprendre un si long voyage! — Le courage supplée à la force. Je veux m'instruire. — Dans quelle science? — Dans la musique! — Ah! ah! » Et, tout en parlant, il s'assit près de moi. Nous nous mîmes à plaisanter. Le rire éclata, sonore et pétillant. Ses confrères

s'approchèrent. Les questions et les réponses se multiplièrent. Nous étions camarades. Je leur offre un verre de vin; ils acceptent. Notre chirurgien, mis en bonne humeur, leur présente ses services pour eux, leurs femmes et leurs enfants. Nous voyant si tranquilles, Remacle paye d'audace, ouvre son bissac, en tire une pelote de laine et des aiguilles et se met à tricoter un bas commencé. La bouteille s'achève et les douaniers nous quittent sans avoir chagriné personne.

« On s'éloigne et, dès qu'on est hors de danger, Remacle commande un excellent souper, arrosé du meilleur vin. Il me serrait la main en vantant ma prudence. « Voyons, nous direz-vous au moins ce que contenait votre belle pelote? — Attendez! » Et, déroulant environ un pouce de laine, il nous fit voir une boule de belles dentelles de Flandre destinées à orner les rochets de cardinaux. »

Quelques jours après, plus de rochers, plus de glaces éternelles, plus de montagnes abruptes à gravir ou à descendre, plus de frimas glacés et pénétrants. La nature avait changé en un moment. On était en Italie, au milieu de prairies émaillées de fleurs. Un génie bienfaisant semblait avoir fait descendre les cieux sur la terre! « Je m'abandonnai tout entier à la jouissance que me procurait ce délicieux spectacle, écrit Grétry. Mais quel ne fut pas mon ravissement lorsque j'entendis pour la première fois des chants italiens! Je me sentais transporté en écoutant ces accents mélodieux. Cette voix douce et suave, ces chants presque toujours douloureux, inspirés par l'ardeur d'un soleil brûlant,

ce charme de l'âme que j'allais chercher si loin et pour lequel j'avais tout quitté, je le trouvais sur les lèvres d'une pauvre villageoise. Ce fut la première leçon de musique que je reçus en Italie, et combien ne la trouvai-je pas mélodieuse et captivante !

« Que l'homme du Nord qui s'est vu transporté au milieu de ces âmes bouillantes ose affirmer qu'il ne s'est pas senti entraîné par elles! qu'il ne leur doit pas le foyer qu'il rapporte, au fond de son âme, dans sa patrie et auquel il puisera les inspirations qui assurent le succès! »

Rien de remarquable ne survint à nos voyageurs pendant leur trajet à travers le Milanais. Les belles campagnes de ces contrées riantes et pittoresques les ravirent par la variété de leurs sites enchanteurs et de leurs richesses. Florence leur parut être une des plus charmantes villes du monde. Ils ne pouvaient se rassasier de la voir, de l'admirer. A quarante milles de Rome, leur guide les quitta : « Je ne puis arriver avant huit jours à Rome, leur dit-il; mes affaires vont me retenir pendant tout ce temps dans les environs. Présentez-vous au collège le plus tôt possible, car deux de nos compatriotes ont quitté Liége avant vous et, vous le savez, les deux places vacantes appartiendront à ceux qui arriveront les premiers. » — « Nous prîmes une voiture et nous partîmes au grand galop. Nous arrivâmes à Rome vers quatre heures de l'après-midi.

« C'était un dimanche. Le printemps répandait dans l'air une douce chaleur. Dans les rues circulaient un nombre infini de voitures remplies de dames qui, sans doute, chantaient bien mieux l'ita-

lien que ma petite villageoise. Le spectacle qui s'offrit à mes yeux était ravissant. Jamais il ne s'effacera de ma mémoire, le souvenir du délire charmant qui remplissait mon imagination! Que de fois, pendant mon séjour à Rome, ne retournai-je pas à la porte du Peuple pour me rappeler les émotions que j'éprouvai lorsque je vis ces lieux pour la première fois! Inutile d'ajouter qu'aussitôt installé au collège, mon premier besoin fut de parcourir Rome dans tous les sens. J'en visitai les palais, les églises, les musées avec l'ardeur d'un jeune homme qui voit des chefs-d'œuvre dont la renommée avait depuis longtemps frappé l'imagination. J'assistai à tous les concerts, aux opéras, aux messes en musique. Mon délire était si violent, que je n'écrivis à ma mère qu'au mois de décembre suivant. J'attribuai ce phénomène à la chaleur du clinat; mais tout ce brasier était dans mon sang et dans mes veines. La fatigue d'un voyage de deux mois, mes courses désordonnées dans les environs de Rome, pour y visiter tous les débris de l'antiquité, m'échauffèrent au point que la fièvre me prit.

« Elle me tint au lit pendant deux mois. Deux mois! quand je brûlais de commencer mes études! je ne pouvais rester que cinq ans à Rome et deux mois de perdus me semblaient un désastre irréparable. »

ROME ET GENÈVE

Le collège où devait désormais vivre notre Grétry s'appelait *Collège Darcis,* parce qu'il avait été fondé par un Liégeois de ce nom. Tout étudiant en médecine, chirurgie, droit, musique, architecture, sculpture, né à Liége et âgé de moins de trente ans, avait droit d'y demeurer cinq années. Il s'y trouvait dix-huit chambres, destinées à un nombre égal de pensionnaires. On pourvoyait à leurs besoins en vêtements, en livres, à leur logement et à leur nourriture. Et pour toutes ces faveurs, on ne leur imposait d'autre obligation que celle de porter le costume d'abbé. Lorsque nos deux compagnons arrivèrent à destination, leurs compatriotes les reçurent à bras ouverts. Ils prirent le plus vif intérêt à la marche de la maladie du nouveau venu et ne cessèrent de lui témoigner leur ardente et sincère sympathie.

Grétry, une fois sauvé, s'empressa de se mettre à la recherche d'un professeur de clavecin et de composition. Il fit connaissance d'un organiste passant pour avoir formé quelques bons élèves et suivit très assidûment ses cours. Mais la science l'impatientait. Il voulait arriver vite en passant par-dessus les préceptes et les règles. Il accusait le maître, au lieu de se condamner lui-même : « Après huit mois

de leçons, je n'étais pas content de lui. Son doigter manquait de naturel; sa manière de corriger mes compositions me semblait pédante et sèche; il acheva de me déplaire en me parlant un jour avec dureté. Je lui répondis vivement. » Dès ce jour, l'organiste comprit que cet élève, sur lequel il comptait pour lui faire honneur, serait perdu pour lui; car le Liégeois avait vraiment une tête de fer. Ce qu'il voulait, il le voulait bien. Son amour-propre l'empêchait toutefois de rompre ouvertement : « Si je le quitte brusquement, cet homme conservera de moi un triste souvenir; il s'imaginera que je ne puis cesser d'être un ignorant; je veux lui donner des regrets. » Il lui écrivit donc qu'il s'était foulé un pied et, s'enfermant, pendant six semaines, dans sa chambre, il se mit à jouer du clavecin avec rage et à composer des fugues avec frénésie. Il travaillait du matin jusqu'au soir, en étudiant Durante, et cherchant des accords. Quand il se crut sûr de lui-même; que ses fugues furent terminées, il alla retrouver son maître, qui lui dit avec bonté: « Voilà bien du temps de perdu, mon pauvre ami. Il nous va falloir recommencer à nouveaux frais. — Je ne crois pas; j'ai eu mal au pied, mais ma tête était saine; j'ai travaillé. » Et, ouvrant son Durante, il joua toutes les sonates sans s'arrêter. L'organiste court chercher sa femme, sa fille et son fils. C'est à qui l'admirera le plus chaleureusement; c'est à qui criera le plus au prodige. On examina les fugues; le pauvre homme, les yeux pleins de larmes, n'y trouve pas une faute. Mais Grétry ne veut rien entendre. Il ne se souvient pas que son père a parfois connu

la faim. Il sort de cette maison pour n'y plus rentrer, « mais fort content de lui-même ». Sa vanité était satisfaite !

Grétry se fit alors présenter au professeur Cassali, le seul maître qu'il ait avoué. Voyant qu'il ne connaissait absolument rien, celui-ci lui fit recommencer l'étude des éléments. C'était humiliant pour l'orgueil blessé du pauvre débutant ; mais il fallut bien passer par là, malgré les fugues qu'il avait faites sans règles ni principes. Il en coûtait à Grétry de se remettre au régime exclusif de la théorie, alors qu'il aurait si bien voulu ne se livrer qu'à la composition de motets, de cantates, même d'opéras. « Mais, cette fois, Cassali eut assez d'empire sur lui, dit Fétis, pour l'empêcher d'en user aussi cavalièrement avec la science. Il lui fit comprendre que, s'il avait le malheur d'obtenir des succès par des travaux écrits prématurément, il n'aurait pas le courage de revenir à l'étude des règles du style et que son éducation musicale serait à jamais manquée. L'élève dut promettre au maître de suivre aveuglément ses conseils. Il était venu en Italie pour y puiser la science à la source des traditions les plus pures et non pour y perdre les fruits de son voyage. Malheureusement, Grétry n'était pas né harmoniste. Ce ne fut pas sans les plus grandes difficultés que Cassali parvint à lui enseigner la loi de la formation des accords. Ce n'était qu'avec des peines infinies que l'élève parvenait à comprendre ce que d'autres apprenaient comme en se jouant. »

Froissé dans son amour-propre excessif, il ne trouva, de nouveau, rien de plus simple que d'accu-

ser la méthode de son maître du peu de rapidité de ses progrès. Mais sa manière d'écrire l'harmonie dans ses opéras prouve que ses études furent absolument infructueuses. Grétry ne comprit jamais rien à cette science. Du reste, ce n'était pas pour devenir harmoniste que la nature l'avait formé. Elle n'en avait voulu faire que le plus suave mélodiste de la France et de son époque. Cassali le comprit, lui dit qu'il ne faisait presque plus de fautes et que, désormais, il devait se mettre à travailler seul.

Grétry se sentit soulagé; il se trouva le plus heureux des hommes d'être enfin rendu à lui-même. Sa tête bouillonnait. Il avait dû comprimer tous ses instincts pendant plus de deux ans. Ils se firent jour avec une violence inexprimable. Il se mit au travail, plein d'une sorte de furie. Il fit une dépense de forces prodigieuse pour coordonner les éléments dont sa tête était remplie. Mais l'expérience ne lui avait pas encore appris à savoir se borner. Ses inspirations débordaient avec exubérance. Il avait beau s'efforcer de rester simple et vrai, les idées les plus disparates venaient obscurcir ses meilleures inspirations. Quand il adaptait le tout, il était mécontent; quand il en retranchait une partie, il l'était davantage encore. Ce combat entre le goût, qui veut choisir, et l'inexpérience, qui ne sait rien rejeter, faillit le rendre fou. Il fut si vif qu'il en perdit la santé. Il se remit au lit avec une fièvre ardente. Son crachement de sang le reprit. Pendant six mois, il dut rester cloué sur un lit de souffrances, ne pensant plus à la musique que comme à une marâtre qu'on ne peut fléchir. Dans son délire, les morceaux des grands maîtres roulaient

pêle-mêle dans son imagination surexcitée. Quelles souffrances ! quelles épreuves ! Qu'il en coûte pour devenir un grand artiste et jouir pendant sa vie du triste honneur de se voir critiquer par les gens qui n'y entendent absolument rien !

« Dès que je pus marcher, nous apprend notre auteur, j'allai me promener aux environs de Rome. Me trouvant, un jour, sur la montagne de Mellini, j'entrai chez un ermite nommé Mauro. Je lui parlai de la longue maladie que je venais de faire. Il me conseilla de venir m'établir dans son ermitage pour y respirer l'air pur qui, seul, parviendrait à me rendre mes forces. J'acceptai l'offre qui m'était faite et, pendant trois mois, je devins son compagnon de retraite. Les forces m'étaient revenues ; mais j'ignorais encore la révolution qui s'était opérée dans tout mon être. Un jour, je m'avisai de composer un air sur certaines paroles de Métastase. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque je m'aperçus que toutes mes idées se classaient comme d'elles-mêmes dans l'ordre le plus parfait; que je savais ajouter ou retrancher sans nuire à l'ensemble de la composition; que tout paraissait s'embellir par l'emploi de mon nouveau procédé. Non, jamais je n'éprouvai une joie plus intense que celle qui m'inonda dans cet instant délicieux ! Ah ! frère Mauro, m'écriai-je, je me souviendrai de vous aussi longtemps que je vivrai ! Ne vous découragez donc pas, jeunes artistes que la nature a peut-être condamnés à passer par les mêmes tribulations ! Il faut avoir parcouru le cercle de ces idées incohérentes, toujours refoulées, toujours renaissantes, pour arriver à la conception de

la perfection que vous poursuivez. Toutefois, qu'une appréciation nette de la puissance de vos difficultés vous marque bien la borne que vous ne sauriez dépasser. Si le sentiment de notre faiblesse est humiliant pour notre orgueil, il est aussi consolant de sentir qu'on a su se servir de tous les moyens de succès dont nous avait dotés la nature. Surtout, dans le feu de la composition, gardez-vous de laisser refroidir l'ardeur qui vous embrase, pour vous livrer à un examen prématuré. On ne dirige point un torrent. Laissez-le bondir en entraînant dans ses flots toutes les matières brutes qu'il charrie dans son cours. Et quand l'inspiration aura cessé, revenez sur vos pas pour séparer l'or pur qu'il aura déposé des ordures qui le recouvrent. Que le goût répare alors froidement les écarts d'une imagination trop exaltée! Quant à l'artiste qui est toujours content de ce qu'il a produit, je ne puis en dire qu'une seule chose : il est né pour l'erreur et l'ignorant seul l'applaudira. »

Souvent Grétry avait remplacé son vieux professeur Cassali et dirigé, en son absence, ses compositions religieuses dans les églises où on les exécutait. Ces services rendus firent croire aux artistes de Rome qu'il désirait obtenir une place de maître de chapelle dans cette ville. Quoique son goût le portât uniquement vers le théâtre, ses camarades, prenant plaisir à répandre le bruit qu'il ne pourrait occuper un tel emploi, lors même qu'il en aurait envie, parce que, pour pouvoir y prétendre, il fallait avoir conquis le diplôme de compositeur à l'Académie des philharmoniques de Bologne, Grétry se piqua d'honneur et,

par amour-propre, voulut se faire recevoir membre de cette société. Malheureusement, il n'était pas en état de subir un semblable examen, car le récipiendaire devait écrire une fugue sur un verset de plain-chant pris au hasard. Or, Cassali, convaincu que son élève ne désirait connaître que les éléments indispensables pour réussir à l'opéra, n'avait point poussé jusque-là son éducation. Le célèbre père Martin le tira de ce mauvais pas. Grâce aux conseils de ce savant, notre héros fut bientôt en état de surmonter l'obstacle que les statuts opposaient aux compositeurs inhabiles. Grétry fût admis comme membre de la docte corporation.

Dès lors, il put se mettre en rapport avec les plus grands maîtres de l'Italie. Il aimait à les entendre discuter sur son art favori et pensait que cette manière de s'instruire n'était pas la moins fructueuse. Il les étudiait, analysait leurs ouvrages, s'efforçait de les imiter. Un de ses amis lui proposa de le conduire chez le célèbre Piccini. On juge sans peine de la joie que lui causa cette proposition. On venait de représenter la *Bonne fille* de cet auteur, et Grétry s'était pris d'enthousiasme pour cette musique pleine d'invention et d'originalité. L'auteur composait quand nos curieux se présentèrent. Le seul sentiment qu'il manifesta fut le déplaisir qu'il éprouvait d'être ainsi dérangé. Le jeune Liégeois lui demanda quelle œuvre il travaillait : « Un oratorio. » Ce fut l'unique parole qu'il prononça. Pendant une heure, Grétry, dans une situation assez gauche, le regarda travailler. Sur une petite table, à côté du clavecin, se trouvait un oratorio imprimé et tout un cahier de papier

rayé. Lire les paroles, porter les mains sur le clavier, tirer de grandes barres de partition, écrire d'un jet sans rature, passer lestement d'une partie à l'autre, telle était sa manière de composer. Après l'avoir contemplé pendant une heure, sur un signe de son compagnon, Grétry se retira sans mot dire, rentra dans sa chambre et se mit à travailler, la tête en feu, toute pleine d'un charmant délire, comme il l'avait vu faire chez Piccini. Cette fièvre dura deux à trois heures. Jamais il ne s'était senti aussi heureux! Il croyait être devenu Piccini lui-même. Son air fait, il se mit à l'exécuter sur le clavecin. O douleur! il était détestable. Il se mit à pleurer à chaudes larmes et le lendemain il reprit son cahier de fugues.

S'étant remis sérieusement au travail, une si noble ardeur fut enfin couronnée de succès. Quelques scènes, quelques symphonies lui donnèrent un commencement de notoriété. Le jeune artiste allait acquérir une réputation d'autant mieux établie qu'il ne la devrait qu'à son talent. Il était alors âgé de vingt-trois ans. Le carnaval approchait. Les entrepreneurs du théâtre Aliberti le choisirent pour mettre deux intermèdes en musique : *Les vendangeuses*. Les maîtres du pays crièrent au scandale en se voyant préférer un jeune abbé du collège de Liége. On s'en occupa dans les cafés, et, par un singulier hasard, la faveur populaire se porta tout entière sur le jeune Belge. « Nous vous accordons huit jours pour terminer votre travail, lui dirent les entrepreneurs. — Huit jours! y pensez-vous, messieurs, huit jours pour un début! — Le public désire obsolument vous entendre; nous ne pouvons prolonger son

impatience au delà de ce temps sans tout compromettre. » Grétry travailla nuit et jour, sans cesse entouré de copistes et d'acteurs. On fit deux répétitions seulement. Le bruit d'une telle témérité se répandit dans toute la ville. La foule aime les audacieux. L'affluence fut si grande, qu'on força la garde à la seconde répétition. Ce qui coûta le plus au jeune compositeur fut la nécessité où il se trouva de tenir le clavecin aux trois premières représentations. Selon les entrepreneurs, son jeune âge devait intéresser le public et assurer le succès. Qu'on se figure l'émotion du débutant, le soir de la première représentation ! Quand les musiciens de l'orchestre s'accordèrent, il s'aperçut que le hautbois n'était pas au ton et en fit faire l'observation à l'exécutant. Un de ses voisins lui dit : « J'ai vu, à la place que vous occupez, les Buralli, les Jomelli, et je puis vous assurer qu'au moment d'une première représentation, ils étaient incapables d'entendre si un instrument n'était pas d'accord. »

Le succès fut complet. Le public fit répéter un des plus beaux airs, et cette faveur, alors moins prodiguée qu'aujourd'hui, fut des plus significatives. Piccini s'écria : « J'estime tout particulièrement cette musique, parce que l'auteur ne suit pas la route commune. » Cet éloge, rapporté à celui qui en avait été l'objet, cicatrisa la blessure d'amour-propre que sa réception antérieure lui avait faite. Il s'endormit, bercé des plus doux rêves, sans se douter de l'ovation qui l'attendait à son réveil. En Italie, un compositeur est, avant tout, un homme aimé par la raison qu'il se dévoue à l'art qui augmente nos joies et berce

nos douleurs. Celui dont on exécute les œuvres pendant le carnaval est aussi choyé, fêté que celui dont aurait dépendu le bonheur public. S'il échoue, on le plaint comme une victime du malheur; s'il réussit, c'est un dieu! Aussi, l'aube blanchissait-elle à peine le ciel à l'horizon, quand le bruit des tambours vint tout à coup arracher notre héros à ses songes d'or. La ville lui donnait une ovation. Mais la Roche tarpéienne est près du Capitole. A peine était-il remis de cette émotion, qu'il reçut l'ordre de se rendre immédiatement au palais du gouverneur. Celui-ci l'accueillit sévèrement. « Ignorez-vous donc, monsieur, lui dit-il en fronçant les sourcils, qu'il est défendu, sous peine d'une amende de cent sequins, de recommencer, au théâtre, aucun morceau de musique si je ne l'autorise en plaçant un mouchoir blanc devant ma loge? — Hélas! monseigneur, j'étais si loin de croire mériter les honneurs du mouchoir, que je n'ai pas même osé regarder du côté de votre loge! » Le gouverneur ne put s'empêcher de rire, et cette saillie valut à Grétry la remise de l'amende. Grétry s'attendait à payer cher les fatigues qu'il venait de supporter; mais la joie d'un premier succès lui valut aussi la remise d'une amende bien autrement redoutable que la précédente : celle des crachements de sang. Toutes les chances semblaient lui sourire; mais l'envie couvait la vengeance. Un soir, il fut assailli par un misérable sicaire au moment où il descendait les escaliers d'une maison voisine. Il reçut plusieurs coups d'épée, dont un traversa ses habits de part en part. Oubliant alors qu'il était à Rome, il se mit à

sacrer contre l'infâme, qu'il poursuivit sans pouvoir l'atteindre. Dès lors, les Liégeois voulurent l'escorter. Mais, comme on savait à Rome combien ils sont peu endurants, le père de l'imprudent qui l'avait attaqué arbora, dès le lendemain, les armes du cardinal *Albani* sur la porte de sa maison. « C'était celle où j'avais été l'objet de ce guet-apens. Le père lui-même vint me faire des excuses et cette affaire n'eut pas d'autre suite. » Se trouvant en promenade, quelques jours après ces événements, il entendit une troupe de paysans qui chantaient en chœur les plus beaux passages de son opéra, et ces chants furent comme un baume sur ses plaies.

Grétry était à Rome depuis huit ans. Ses parents ne cessaient de le rappeler; mais comment s'arracher à cette sirène fascinatrice qui s'appelle l'Italie? Enfin, il reçut une lettre qui le pressait de concourir pour une place de maître de chapelle vacante à Liège. Il semblait à ces braves gens qu'un tel emploi dût être l'idéal de l'ambition du jeune artiste. Jamais ils n'avaient rêvé pour leur fils un destin plus élevé. Pour les contenter, Grétry leur envoya un psaume composé sur les paroles *Confiteor tibi Domine.* Il fut nommé à l'unanimité. Grande fut la joie de la famille! N'allait-elle pas retrouver l'enfant des prédilections? Mais Grétry se garda bien d'aller prendre possession de sa nouvelle charge et force fut au jury de le remplacer.

Ce fut à cette époque qu'un grand seigneur anglais, joueur de flûte passionné, se mit à parcourir l'Italie pour y trouver un compositeur qui sût écrire quelques morceaux à sa convenance. Plusieurs

concertos lui furent présentés; il les renvoya tous à leurs auteurs en les accompagnant toutefois de riches présents. Sur le bruit de sa naissante renommée, le mélomane s'en vint alors trouver Grétry, lui fit sa demande et lui promit une brillante récompense s'il parvenait à le satisfaire. Notre jeune artiste, qui savait par instinct comment il faut prendre les hommes, pria milord de jouer quelques préludes en sa présence, afin de pouvoir se faire une idée de ce qui convenait à son genre de talent. Peu de jours après, il envoyait au gentilhomme un concerto composé des modulations qu'il lui avait entendu exécuter. Il s'était borné à les développer, à les relier entre elles et à leur imprimer la marque de son talent personnel. Milord fut enchanté, émerveillé, lui fit un magnifique présent et lui offrit une pension viagère, pour qu'il lui envoyât de temps à autre, en Angleterre, un concerto dans le genre de celui qui le ravissait.

Le maître de flûte de milord se nommait Weiss. C'était un homme aussi aimable qu'excellent. Il prit Grétry en amitié et l'engagea fortement à l'accompagner à Genève, où il était établi. Le rêve de notre virtuose était Paris. Mais il fallait pouvoir y vivre quelque temps, avant d'arriver à s'y faire connaître. Des épargnes devenaient nécessaires. On l'assurait qu'il y obtiendrait des leçons autant qu'il en voudrait. Grétry fut convaincu et quitta Rome le 1er janvier 1767, laissant ses psaumes, ses messes et toutes ses compositions à ses amis les Liégeois du collège de Darcis. On a dit que, pour bien voyager, il faut le faire à pied, afin de jouir de toutes les

délicieuses sensations qu'offre le spectacle varié de la nature. Grétry préféra le faire en voiture et, comme il nous l'apprend lui-même, « il ne vit rien et n'éprouva ni plaisirs ni peines ».

A Turin, il rencontra un baron allemand avec lequel il fit route.

« Le jour suivant, écrit Grétry, nous passâmes le Mont-Cenis. Des porteurs se chargèrent de nous transporter à travers les passages dangereux. Arrivé près d'un précipice, j'aperçus une croix rouge. « Que signifie cette croix? dis-je à haute voix. — Silence! ne parlez pas, me répondit-on à voix basse. » Et quand nous fûmes arrivés au sommet de la montagne, les langues se délièrent et les porteurs me dirent : « L'écho du son de la voix suffit souvent pour déterminer la chute d'une avalanche. » La descente de la montagne m'amusa infiniment.

Grétry arrivait à Genève précédé de quelque réputation. Son ami Weiss le présenta dans les meilleures maisons. Il eut bientôt plus de vingt écolières et, vu son talent, les magistrats lui permirent d'outrepasser le prix des leçons arrêté par le gouvernement. Ce métier de maître de chant lui plaisait toutefois médiocrement, car il fatiguait trop sa poitrine; mais il fallait se préparer aux dépenses qu'allait entraîner le séjour de Paris.

La population genevoise était alors déchirée par deux factions : les représentants ou *conservateurs*, qui voulaient le maintien de la constitution; les *négatifs*, qui en désiraient la revision. Les ambassadeurs de France, de Zurich et de Berne furent choisis comme médiateurs. Afin de faire diversion aux fureurs du

peuple révolté, tout en amusant Leurs Excellences, la République fit construire un théâtre. Pour la première fois, Grétry put y entendre des opéras-comiques français : *Tom-Jones*, le *Maréchal*, *Rose et Colas*. Cette dernière pièce était l'un des plus gracieux ouvrages de Monsigny. Accoutumé aux harmonieuses résonnances de la langue italienne, Grétry éprouva d'abord une impression peu agréable à l'audition des paroles françaises; mais il s'y fit assez promptement et comprit que le genre léger de Monsigny était celui dans lequel il était appelé à réussir. Il mourait d'envie d'avoir un poème à mettre en musique; mais, bien qu'il y eût beaucoup de gens d'esprit à Genève, les affaires publiques occupaient trop puissamment toutes les imaginations pour que personne pût songer à faire des poèmes. Il se souvint que Voltaire habitait non loin de là et, avec l'audacieuse témérité de la jeunesse, il lui écrivit ces quelques lignes :

« Monsieur,

« Je suis jeune, musicien; j'arrive d'Italie, et, fixé depuis quelque temps à Genève, je voudrais essayer mes faibles talents dans une langue que vous enrichissez chaque jour de vos productions immortelles. Vainement je demande aux gens d'esprit de votre voisinage de venir au secours d'un jeune homme plein d'émulation. Les Muses, fuyant devant Bellone, se sont sans doute réfugiées chez vous, monsieur. Veuillez me protéger auprès d'elles, je vous en conjure; car, si j'obtiens de vous cette faveur, elles

ne pourront s'empêcher de m'être secourables, maintenant et jusqu'à la fin de ma vie. »

Voltaire fit répondre à Grétry qu'il était malade, qu'il ne pouvait lui écrire; mais qu'il le recevrait avec plaisir. Il lui fut présenté, le dimanche suivant. L'accueil fut des plus gracieux et des plus flatteurs pour l'amour-propre du jeune artiste. Grétry voulut s'excuser de la liberté qu'il avait prise d'écrire à Voltaire sans en être connu. « Comment donc! monsieur, s'écria le patriarche de Ferney, j'ai été enchanté de votre lettre. On m'avait parlé de vous; je désirais vivement vous voir. Vous êtes musicien et vous avez de l'esprit! Cela est trop rare pour que je ne vous porte pas le plus vif intérêt. » Grétry sourit de cette épigramme contre les artistes de sa profession et remercia son hôte de la bienveillance qu'il lui témoignait. « Mais, continua Voltaire, je suis vieux et ne connais guère cet opéra-comique, qui, à cette heure, à la mode à Paris, fait déserter *Zaïre* et *Mahomet.* Toutefois, je ne refuse pas, monsieur, de vous composer le poème que vous me demandez. » Puis, se tournant vers M[me] Crémer, qui assistait à l'entretien, il lui dit : « Mais pourquoi ne lui feriez-vous pas ce livret tant désiré? »

La conversation continuant, le patriarche de Ferney ajouta vivement : « Vous êtes jeune, hâtez-vous de vous rendre à Paris; c'est la seule ville où un homme de génie puisse conquérir l'immortalité. — Oh! monsieur, vous en parlez bien à l'aise; le mot vous est familier comme la chose même! »

Grétry brûla bientôt du désir de suivre les conseils

de celui qui devinait son génie. L'opéra de Mme Crémer n'avançait pas ; les comédiens de Genève donnaient alors *Isabelle et Gertrude*, pièce de Favart, représentée depuis peu de temps à Paris. On louait généralement le poème, tout en trouvant la musique médiocre. Grétry conçut le hardi projet de composer, pour cette pièce, une nouvelle partition. L'essai fut heureux, le succès brillant et, le premier soir, on rappela le compositeur, qui fut obligé de revenir en personne saluer l'assemblée. C'était le premier opéra qu'il composait sur des paroles françaises!

PREMIÈRE PÉRIODE DE SUCCÈS

Près d'une année s'était écoulée pour Grétry dans les obscures et ingrates occupations de maître à chanter. Il avait déjà vingt-huit ans et tout lui restait encore à faire, car sa notoriété n'avait pu franchir les étroites limites de la république de Genève. Le temps pressait ; il n'hésita plus et partit pour Paris. Mais quelle déception l'y attendait à ses débuts ! Dans cette ville, où viennent s'entasser tous les genres d'esprit et de talents, que d'obstacles, que de difficultés s'opposent au jeune artiste sans protecteur et sans appui, qui, pour toute recommandation, n'a que son génie et son courage ! Isolé comme un voyageur inconnu sur une terre étrangère, il ignore la route la plus directe à suivre pour arriver au but. Quel guide tutélaire viendra s'offrir à lui pour le diriger ? S'il parvient à se faire entendre, son mérite sera-t-il apprécié à sa valeur réelle ? La médiocrité, toujours ombrageuse, l'envie, qui flétrit tout, ne surgiront-elles pas pour étouffer sa voix ? Un découragement fatal ne finira-t-il pas par s'emparer de lui et par le forcer à quitter une carrière qui ne lui offre ni la gloire, ni le bonheur qu'il avait rêvé ?

Au moment où Grétry arrivait dans la capitale de la France, Philidor, Monsigny et Puvi se parta-

geaient l'empire de la scène lyrique. Mû par un sentiment de bienveillance très rare chez les parvenus de la réputation, l'auteur du *Sorcier*, sans crainte de frayer la voie à un rival possible, s'efforça d'obtenir un poème pour le nouveau venu. Toutes ses démarches restèrent infructueuses. Aucun littérateur en renom ne consentait à collaborer avec un inconnu. « Faites-vous connaître! » dit-on aux débutants et on leur refuse les moyens de se produire. Tel fut le sort de Grétry. Pendant deux ans, les chagrins, les déboires, les humiliations de tout genre ne cessèrent de l'abreuver. Vainement ses amis s'employaient-ils pour lui; vainement le prince de Conti lui-même s'intéressa-t-il à son sort; une déplorable indifférence ne cessa de s'opposer au succès des efforts du malheureux artiste. Elle déjouait ses projets les mieux concertés et faisait tourner contre lui les circonstances qui paraissaient devoir le favoriser davantage. Le temps s'écoulait. Livré aux critiques les plus mordantes, aux sarcasmes les plus amers, ne trouvant aucun auteur qui voulût lui confier un poème, Grétry s'abandonnait au désespoir. Et cependant que d'idées bouillonnaient alors dans son âme malade! La tête encore pleine des mélodies italiennes, il ne comprenait rien à la lourde psalmodie pour laquelle s'enthousiasmait le public parisien. Il sentait qu'il apportait à la France une musique nouvelle et plus belle et plus fraîche. « A l'Opéra, dit Grétry, on donnait le *Dardanus* de Rameau. J'étais à côté d'un homme qui se mourait de plaisir; moi, je me mourais d'ennui; je fus forcé de sortir. J'ai découvert depuis des beautés dans Rameau; mais l'imagination encore

bercée des belles formes de la musique italienne, je ne pouvais reculer d'un bond à la musique du siècle précédent. Je croyais entendre certains airs vieillis dont mon maître Cassali me rappelait les tournures triviales pour me faire toucher du doigt les progrès accomplis par la musique moderne. » Il se sentait plus satisfait de ce qu'on jouait aux Italiens; mais son spectacle favori était celui de la Comédie française. Son système était depuis longtemps arrêté.

« Tous les peuples sont plus ou moins préparés à la mélodie ou à l'harmonie par la nature de leur climat. Celui de l'Italie rend ses habitants propres à concevoir la plus belle mélodie. Le climat glacé des Allemands les prédispose naturellement à l'harmonie. La température de la France rend ses habitants également aptes à la mélodie et à l'harmonie, mais sans qu'ils puissent atteindre à toutes les perfections de la première, à toute la puissance de la seconde. La mélodie est le fruit d'une sensibilité mélancolique et profonde, produite par un climat ardent; l'harmonie est le résultat de tenaces méditations scientifiques. On ne peut imiter la première sans être aussitôt reconnu; on imite la seconde avec succès, sans laisser soupçonner le plagiat. La musique étant le vêtement des sentiments, le chant italien, plein de chaleur, va presque nu; celui des autres peuples se charge d'autant plus de vêtements que leur climat devient plus froid. L'artiste du Nord, visant avant tout à l'énergie, ne redoute pas la dureté; celui de l'Italie, visant sans cesse à ébranler la sensibilité plus que l'intelligence, se laisse bercer par les tendres et joyeuses mélodies. Excitée et retenue par

l'un et par l'autre de ces climats, la France doit profiter de leurs mutuels avantages. C'est elle qui a créé l'art dramatico-musical et, soyons justes, c'est à ses poètes, bien plus encore qu'à ses musiciens, qu'elle doit cette gloire. »

Heureux si Grétry eût été fidèle à cette théorie! Il n'eut pas autant dédaigné l'harmonie, il n'eut pas accepté un si grand nombre de poèmes médiocres, en se fiant à sa facilité de faire, sur les plus mauvais thèmes, une musique mélodieuse.

On comprend que, désireux de perfectionner dans ses ouvrages la déclamation lyrique, nul théâtre ne lui fournissait au même degré que la Comédie française l'occasion d'étudier la langue à laquelle il allait appliquer son système de composition. Mais il avait beau frapper à toutes les portes, personne ne consentait à s'adjoindre pour collaborateur un musicien inconnu.

« Enfin, dit Fétis qui résume ici les *Essais*, il fit la connaissance d'un littérateur, homme du monde, le poète du Rosoy, dont la réputation était également à faire et qui lui proposa d'associer leurs deux obscurités. Le sujet fut arrêté d'un commun accord; mais la pièce restait à écrire. Que de démarches Grétry n'eût-il pas à faire avant de se trouver en possession du poème tant désiré! Tous les matins, il se rendait chez son collaborateur, heureux de pouvoir en obtenir une scène détachée ou même un simple morceau! C'est ainsi que furent composés les *Mariages samnites*. La pièce et la partition terminées, il restait encore à les faire recevoir par les acteurs de la Comédie italienne. Hélas! ce n'était pas chose aisée.

Grétry avait été présenté à Suard et à l'abbé Arnaud, qui se posaient en oracles du goût musical. Il leur fit entendre son opéra, reçut leur approbation et vit Arnaud se montrer surtout frappé du talent original qui brillait dans cet ouvrage. Il parla du jeune auteur aux gens de lettres et lui procura une invitation à dîner chez le comte de Creutz, envoyé de Suède, qui allait devenir pour notre héros un ami dont le dévouement serait à toute épreuve. C'est en pensant à ce bienfaiteur intelligent que Grétry écrivit plus tard ces touchantes paroles :

« Semblable à l'or le plus pur, l'amitié, pour être parfaite, doit naître d'une bienveillante sympathie, sans mélange d'intérêt. Mais, dira-t-on, puisque nul ne peut se soustraire au plaisir que procure l'amitié, c'est pour soi-même qu'on aime son ami, comme c'est pour lui-même qu'il nous paie de retour. Rejetons loin de nous d'aussi subtiles arguties. Sans doute, de même qu'il n'est point d'effet sans cause, il ne saurait exister d'amitié entre deux hommes sans des rapports intimes qui les rapprochent. Aucun sentiment n'est supérieur en pureté à cette sublime affection : non, pas même celui de l'amour maternel. Nul intérêt ne peut ternir l'éclat de la véritable amitié, excepté celui du plaisir, du bonheur que l'on éprouve à aimer son ami. Le langage de l'amitié doit être pur comme le sentiment qui l'inspire. Rien de factice ne doit pouvoir l'altérer. Si un ami défend son ami, quelle que soit la véhémence de ses paroles, elles ne peuvent rien avoir du langage ordinaire des passions. L'amitié est un sentiment si noble, si respectable, qu'elle dédaigne jusqu'à

l'apparence des formes oratoires, pour ne montrer que celles de la sincérité et de la vérité. Si l'amitié retrace les vertus de l'amitié, ce doit être avec une douce éloquence, sortie du cœur, une mélodie suave, une sorte d'harmonie pieuse, comparable à celle des hymnes les plus saints. »

Ce fut donc un grand jour pour Grétry que celui où il fut conduit pour la première fois chez le comte de Creutz, qui allait devenir pour lui le meilleur des amis. L'épreuve qu'il allait subir devait être décisive pour la suite de sa carrière. Les critiques dont le monde enregistrait les arrêts se réunissaient dans les salons de l'envoyé de Suède. Au dîner, la conversation roula sur l'opéra français et sur l'opéra italien. Suard, l'abbé Arnaud, le peintre Vernet s'exprimèrent en hommes de goût et leurs opinions concordèrent complètement avec celles de Grétry. Rameau fut sacrifié sans miséricorde à Paësiello et l'artiste liégeois ne fut pas le dernier à exalter le mérite des maîtres italiens. Après le dîner, il fut invité à faire entendre sa partition et se mit au clavecin au milieu d'un profond silence. Dès les premiers morceaux, l'approbation de son brillant auditoire se manifesta hautement. Les gens de lettres offraient de parier pour le succès de la partition ; mais ils n'étaient pas sans inquiétude sur l'accueil réservé au poème qu'il avait pris pour texte de ses inspirations. Grétry rentra chez lui plein d'espoir dans l'avenir ; il s'endormit en rêvant à ses succès futurs et, la nuit, des songes dorés vinrent le bercer doucement pendant son sommeil. Le lendemain matin, son poète vint lui annoncer que les

Mariages samnites avaient été refusés à l'unanimité à la Comédie italienne. Cette première et amère déception devait être suivie de mécomptes plus pénibles encore. Les personnes qui s'intéressaient à notre artiste l'engagèrent à remanier son œuvre en l'arrangeant pour l'opéra. Elles se chargeaient de lui procurer l'occasion de se faire entendre chez le prince de Conti. Si la pièce réussissait, elle devait être acceptée de plein droit. Un mois de travail assidu suffit à la métamorphose de l'œuvre. Le prince ordonna donc au directeur de l'Opéra, qui était en même temps celui de sa musique, de faire exécuter chez lui les *Mariages samnites*. Grétry en copia lui-même toutes les parties, n'ayant pas le moyen de dépenser la somme nécessaire pour faire faire par d'autres une telle besogne. Mais laissons-lui la parole :

« Frial, alors directeur de l'Opéra, s'était chargé de monter l'ouvrage. Le matin du jour fixé pour l'exécution, il me fit dire de me trouver au foyer du théâtre pour diriger la répétition des chœurs. Comment décrire ce que j'éprouvai à l'aspect des musiciens qui devaient être le soir mes interprètes! Ils me reçurent avec une froideur pleine d'un dédain qu'ils ne se donnaient pas même la peine de dissimuler. Si je voulais ranimer de la voix ou du geste cette masse indolente, on riait tout haut, on se gardait de m'écouter. Je prévis le sort qui m'attendait. Quand j'arrivai chez le prince, toute la cour de France était réunie pour me juger. Depuis l'ouverture, qui devint plus tard celle de *Sylvain*, si chaleureusement applaudie par le public, jusqu'à la fin de

l'opéra, pas un morceau, pas une phrase ne produisirent le moindre effet. En dépit de la noble assemblée, les artistes s'acquittèrent de leur tâche avec tant d'indolence, que ce froid glacial des exécutants gagna les auditeurs. L'ennui se peignait sur tous les visages. Un chef-d'œuvre n'eût pu résister à tant de malveillance. Après le premier acte, je voulais me sauver. L'abbé Arnaud me retint. Il avait l'air furieux et me disait : « Ces misérables s'entendent pour vous écorcher. Vous n'êtes pas jugé ce soir! Vous vous relèverez de là, je vous le jure sur mon honneur! » Quand tout fut terminé, le prince, s'approchant, lui dit à son tour : « Je n'ai pas précisément trouvé dans votre œuvre ce que vos amis m'avaient annoncé. Je suis cependant fâché que personne n'ait applaudi une marche que j'ai trouvée charmante. » C'était celle qui bientôt devait faire tant d'effet dans le *Huron*. Je dois cependant rendre ici justice à l'un des chanteurs, qui, au milieu de cette cohue d'êtres malfaisants, déploya toute l'énergie de la probité et la chaleur d'un grand talent. S'il eût chanté à lui seul tout l'opéra, le succès était certain; mais son rôle n'avait aucune importance. Cet artiste distingué, qui n'avait pas l'âme assez basse pour s'opposer au succès du talent à ses débuts, se nommait Géliote. Le public d'élite qui assistait à cette représentation déclara unanimement que je n'étais pas né pour la musique. »

Après un pareil échec, il ne pouvait plus être question de jouer cet ouvrage. On se figure sans peine dans quel état se trouva l'auteur, rentré chez lui. Comme si tout devait s'unir pour l'accabler et

le désespérer, il y trouva deux lettres d'insultes et de grossiers outrages. Dans la première, on lui disait : « Vous pensiez donc, honnête Liégeois, venir figurer parmi les plus remarquables talents de la capitale! Désabusez-vous, mon cher, pliez bagage et courez faire entendre vos airs baroques à vos sauvages compatriotes des forêts ardennaises. » Une lettre qu'il reçut de ses parents lui disait : « Les musiciens liégeois vous reprochent de n'être allé à Paris que pour y lutter contre les Philidor, les Duni, les Monsigy. Ils vous accusent d'orgueilleuse présomption et de folle témérité. » En vain Grétry se disait : « Si je puis rivaliser avec ces trois habiles musiciens, j'aurai du moins le plaisir de surpasser tous les compositeurs liégeois, qui s'en trouvent si éloignés. » Le désespoir commençait toutefois à l'envahir. Pour comble d'infortune, le lord anglais lui écrivit à son tour : « Ne jouant plus de la flûte, je supprime votre pension. » Ce beau génie, étouffé à sa naissance, allait peut-être s'éteindre à jamais dans une honteuse obscurité et nous priver des nombreux chefs-d'œuvre qui honorent sa mémoire si le comte de Creutz, en dépit des échecs et des cabales, ne s'était hautement déclaré son plus zélé partisan. S'adressant à Marmontel, il l'engagea vivement à lui faire un poème. Les gens de lettres qui s'intéressaient à notre auteur, voyant que celui-ci projetait de retourner dans sa patrie, joignirent leurs sollicitations à celles du comte. Marmontel vint trouver Grétry et lui dit : « J'ai déjà donné aux Italiens la *Bergère des Alpes*, qui n'a pas eu de succès ; mais, puisque vous le désirez, je vais essayer de vous

faire un thème sur un conte de Voltaire, l'*Ingénu* ou le *Huron*. — Vous me rendez la vie! s'écria notre héros, car j'aime la France, ce pays où je suis si maltraité.»

L'ouvrage fut achevé, paroles et musique, en moins de six semaines. Dès qu'il en eut pris connaissance, le comte de Creutz pria Cailleau de venir dîner chez lui pour entendre un ouvrage dans lequel on lui destinait un grand rôle. Mais il avait si souvent été compromis par les mauvais ouvrages qu'on lui imposait de cette façon, qu'il fut sur le point de refuser. Heureusement il devait des égards a l'envoyé de Suède et à Marmontel. Il écouta, non sans défiance, les premiers morceaux. Quand l'auteur chanta : *Dans quel canton est l'Huronie?* son étonnement fut au comble. Il ne put s'empêcher de s'écrier : « Et c'est de l'homme qui a fait cela que j'entends si horriblement déchirer la réputation ? » On termina. Tous les assistants étaient charmés. Cailleau dit à Grétry : « Je me charge de tout; vous serez joué incessamment. » Et, de ce pas, il le conduisit chez M[me] Laruette, où les principaux comédiens se trouvaient réunis. Grétry exécuta, seul, en leur présence, toute la partition. Une première répétition se fit au théâtre quelques jours après. Les autres suivirent à de courts intervalles, et l'auteur sentit enfin renaître en lui l'espoir de réussir à Paris.

« Le jour de ma première représentation arriva. Je me trouvais dans un état de perplexité extrême. Dès trois heures, je courus me poster au coin de la rue Mauconseil. Mes regards se fixaient sur toutes les voitures comme pour attirer les spectateurs et solliciter leur indulgence. Je n'entrai dans la salle

que quand la première pièce fut jouée. Au moment de l'ouverture, je courus à l'orchestre pour me recommander au premier violon, Lebel. Je le trouvai prêt à frapper le premier coup d'archet, les regards ardents, les joues en feu, le visage transfiguré au point que j'avais peine à le reconnaître. Je me retirai sans mot dire, saisi d'un mouvement de reconnaissance dont je n'oublierai jamais la vivacité. J'obtins depuis lors pour cet homme dévoué qu'il fût nommé musicien du roi avec une pension.

« La représentation commence (20 août 1769). Comme Cailleau, le public écoute le premier morceau avec défiance. Il me croyait Italien, parce que mon nom se terminait en y. J'ai su depuis que le parterre disait : « Nous allons entendre des roulades et des points d'orgue à n'en jamais finir. » Il ne tarda pas à se détromper et me dédommagea de ses préventions en m'accordant toute sa sympathie. Le duo : *Ne vous rebutez pas,* commença par détruire ses préjugés. Cailleau parut et fit aimer le charmant *Huron.* Mme Laruette chanta le rôle de Mlle Saint-Yves avec une sensibilité aussi touchante qu'ingénue. Son mari déploya dans celui de Gilotin toutes les ressources de son génie dans une pantomime comique, exempte de toute exagération. L'excellent Clàirval, toujours animé du désir d'être utile à ses camarades, consentit à se charger du rôle effacé d'officier français. Après le premier acte, le succès était assuré. Clairval me nomma et dit que l'auteur des paroles était anonyme. Les applaudissements se succédèrent d'acte en acte. Ce fut un grand succès.

« Si j'ai jamais passé une nuit agréable, ce fut

celle qui suivit cet heureux jour. Mon père m'apparut en songe. Je le voyais, heureux de mes succès, tendre vers moi ses bras pour me serrer sur son cœur. Je fis un mouvement pour m'élancer sur sa poitrine en poussant un cri qui dissipa ce doux prestige. Cher auteur de mes jours, Dieu, qui lit au fond de mon âme, sait que le désir de té procurer l'aisance qui te manquait fut le premier mobile de mon émulation! Mais, hélas! au moment même où je luttais contre tous les obstacles qui entravaient mes pas; où de cruels amis te peignaient mes nobles efforts comme autant de témérités; lorsque, devenu l'unique objet de tes plus vives inquiétudes, tu disais d'une voix presque éteinte : « Hélas! ce fils, je ne le reverrai plus! réussira-t-il? » la mort vint terminer des jours menacés depuis longtemps. Alors que je pensais au moyen de te rendre heureux, de Liége partait la lettre fatale qui devait me révéler le funeste dénouement. Ah! qu'il me fut amer et douloureux d'apprendre que tu ne jouirais pas de mon premier succès! »

« Le pas le plus difficile, ajoute Fétis, était franchi. Grétry avait surmonté les obstacles qui arrêtent tant de jeunes compositeurs au début de leur carrière. Il lui avait fallu mendier un poème d'opéra. La veille encore, on blâmait Marmontel d'avoir accepté la collaboration d'un étranger, d'un inconnu. Le lendemain, tous les librettistes étaient à ses pieds. Il ne tenait qu'à lui de choisir entre vingt poèmes des auteurs les plus famés. Quoi de plus simple! N'avait-il pas réussi? L'apparition du *Huron* fut un événement. Pendant quelques jours, à la campagne

et à la ville, il n'y eut pas d'autre sujet de conversation. Paris se passionnait aisément pour une question d'art ou de littérature! Grimm parle longuement, dans sa correspondance littéraire, du premier ouvrage de Grétry et de l'heureuse influence que devait exercer sur la scène française la révélation de ce nouveau génie. « M. Grétry est un jeune homme qui fait ici son coup d'essai; mais ce coup d'essai est le chef-d'œuvre d'un maître qui élève l'auteur au premier rang, sans aucune contradiction. Il n'y a que Philidor qui puisse se mesurer avec lui et espérer conserver sa réputation et sa place. » Et plus loin, après avoir donné de la partition une analyse remplie d'éloges, il ajoute: « M. Grétry est né à Liége; il est jeune; il a l'air pâle, blême, souffrant, tourmenté, tous les symptômes d'un homme de génie. Qu'il tâche de vivre, s'il est possible! »

L'immense retentissement du *Huron* parvint jusqu'à Liége. Quelques mois plus tard, il était joué au théâtre de cette ville. La mère de Grétry assistait à cette représentation, dans la loge des magistrats. L'enthousiasme fut exubérant. Quelle ivresse pour le père, s'il eût encore été là!

Deux jours après la première de Paris, le peintre Greuse vint chercher le jeune compositeur pour faire avec lui quelques courses. Il le conduisit dans une rue qui s'allongeait derrière la Comédie italienne, et l'arrêtant tout à coup : « Vois! » lui dit-il. Grétry regarda et lut: *Au grand Huron, N..., marchand de tabac.* Grétry entra, prit une livre de la poussière inspiratrice et, comme de raison, la trouva meilleure qu'en aucun autre lieu.

Si notre virtuose fut enchanté de la réussite du *Huron*, il ne le fut pas moins de la complaisance de Voltaire, à laquelle il était loin de s'attendre. Pendant que les plus médiocres écrivains lui refusaient un thème à composition, Voltaire, lui, tenait la parole que, malade, il lui avait donnée et terminait pour lui un opéra-comique. On comprend que le jeune Liégeois en ressentit un mouvement d'orgueil en même temps qu'une profonde reconnaissance. Les ovations que le débutant venait d'obtenir surprirent agréablement le vieillard, qui avait manifesté tant d'indulgence pour son talent lorsqu'il avait exécuté devant lui quelques morceaux de sa composition. Le 9 septembre 1768, il écrivait à l'un de ses amis : « Est-il vrai que la musique du *Huron* soit charmante ? Elle est d'un petit Liégeois que vous avez peut-être vu à Ferney. » Grétry reçut le *Baron d'Otrante* pendant qu'on jouait encore le *Huron* dans la fraîcheur de sa nouveauté. Selon les intentions du poète, il courut présenter la pièce aux Italiens, comme étant l'ouvrage d'un jeune écrivain de province. Le sujet parut comique et moral; les détails en étaient agréables; mais, ne pouvant admettre qu'un des rôles fût écrit en italien, tandis que les autres l'étaient en français, ils demandèrent que le tout fût écrit dans cette dernière langue. Le vrai motif, le motif inavoué, c'est qu'ils n'avaient pas de chanteur italien, car ce mélange des deux idiômes n'était point rare dans les pièces de cette époque. Ils reconnaissaient, du reste, que le jeune poète avait des dispositions et l'engageaient à venir à Paris, où il ne tarderait pas à se former. L'auteur de *Zaïre* rit beaucoup de l'aven-

ture, mais il ne consentit pas à faire la transformation demandée. Quel n'eût cependant pas été l'effet d'une pièce dont les vers eussent été de Voltaire et la musique de Grétry!

Cependant tous les librettistes qui avaient refusé de collaborer avec Grétry venaient maintenant lui offrir leurs productions. Mais la reconnaissance était la faculté dominante de Grétry. Il les refusa, pour donner toujours la préférence à Marmontel, qui, le premier, avait compté sur son talent. Celui-ci composa *Lucile*, ouvrage charmant qui devait mériter de nouvelles palmes au brillant compositeur. Dès lors, les noms de Marmontel et de Grétry devinrent inséparables et leur union présageait toujours un triomphe.

Comme nous l'avons dit, Grétry venait de perdre son père. Il avait vingt-huit ans, et, depuis dix ans, il n'avait plus revu ni sa bonne vieille grand'mère, ni sa mère adorée, ni ses frères et sœurs, ni cette patrie qu'il ne cessait d'aimer. Tout son cœur se portait vers les rives de la Meuse, vers les belles contrées qui l'avaient vu naître. Il se rappelait ses jeux d'enfance, les hautes montagnes, les vertes forêts, le grand fleuve jaune et ses jeunes affections, ses chagrins et ses joies enfantines. Son cœur, plein de regrets, s'abandonnait aux émotions que faisait naître en lui le souvenir de la patrie absente, de cette patrie pour laquelle il rêvait, dès lors, de nouvelles et brillantes destinées.

« O mon beau pays de Liége, combien ne me serait-il pas doux de voir fleurir parmi tes enfants le commerce, l'industrie et les arts! Environné de

toutes parts de nations non moins formidables que commerçantes, tu devrais jouir de tous les avantages de la liberté et de la neutralité ! Ta situation et ton génie t'assureraient alors la gloire et la prospérité. Que de têtes vigoureuses ne produirais-tu pas si les artistes s'y voyaient encouragés ! »

Ce fut sous l'influence de ces souhaits, si largement exaucés depuis, et de « cette sensibilité domestique, si naturelle à l'homme né dans le pays des bonnes gens, » comme il nous l'apprend lui-même, que notre auteur composa son opéra de *Lucile*, qui fut attendu avec impatience. C'est dans cette œuvre que se trouve l'air délicieux : « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? » Il exprime d'une manière touchante et vraie tout ce que les sentiments familiaux ont de plus tendre et de plus doux. Grétry lui attribuait une foule de réconciliations et prétendait qu'aucune discorde domestique ne pouvait résister à l'audition de cette mélodie, si bien appropriée aux paroles. Ce nouveau triomphe (5 janvier 1769) lui fit oublier les deux années de souffrances et de retards qu'il venait de passer. Quels puissants consolateurs que les éloges et les applaudissements ! Le jeune auteur en fut comme enivré ! Désormais, plus de découragements, plus d'obstacles ! Il semble que chacun désire le venger des injustices et des humiliations dont il avait été l'objet. Dès ce moment, il fut considéré comme un des plus vigoureux soutiens d'un théâtre qu'il sut, depuis, enrichir de tant de ravissantes productions. Loin de faiblir, son génie allait acquérir une puissance sans cesse croissante. Le grand opéra

ne va pas tarder à lui offrir une carrière plus vaste, qu'il saura parcourir avec gloire et bonheur. C'est sur cette scène qu'on allait voir se succéder presque sans relâche tous ces immortels ouvrages dont le mérite a survécu aux changements de système et à toutes les modes.

Mais, après avoir chanté la famille, Grétry ne pouvait rien faire de mieux que de chercher à s'en créer une à son tour. Il épousa la fille d'un peintre, jeune personne douce, modeste, dévouée, instruite, artiste distinguée et, comme lui, passionnée pour la musique. Des mœurs d'une extrême simplicité, un admirable attachement mutuel devaient assurer le bonheur de leur union. Voici quel était l'idéal que Grétry se formait d'une bonne épouse : « L'intérêt de la femme doit éloigner d'elle tout ce qui pourrait déparer son sexe : la colère, l'envie, la jalousie, l'orgueil du savoir. C'est par la constance de son affection qu'elle doit régner sur le cœur de son mari. Il n'est point de sacrifice que l'homme ne fasse à une femme douce et vertueuse. Pour elle, il n'hésiterait pas à gravir les monts escarpés, à franchir les torrents et les précipices, à braver tous les périls, à surmonter tous les obstacles. Il s'éloigne des vices et court après les qualités qui peuvent la rendre fière de son époux ; c'est la fièvre de la vertu ! » De cette union naquirent trois filles, qui furent toutes malheureuses !

Cependant, l'envie relevait la tête et cherchait à détruire ce bonheur naissant. N'osant contester le mérite de ses deux premières œuvres, les ennemis de Grétry firent courir le bruit que le virtuose ne

pouvait réussir que dans le genre langoureux, mais qu'il échouerait infailliblement dans une pièce vraiment comique. Grétry répondit à ces attaques en créant le *Tableau parlant*, véritable opéra bouffe, dû à Anseaume. Marmontel aurait cru se brouiller avec la philosophie en mettant en scène Isabelle et Léandre, Pierrot et Colombine. Cette œuvre fut composée avec une ardeur fébrile. Les quatre premiers morceaux en furent écrits dans une seule après-dînée, et trois d'entre eux sont des chefs-d'œuvre. Ce fut au milieu de la délicieuse campagne de Croix-Fontaine qu'il travailla si passionnément à réhabiliter, en l'ennoblissant, la farce sur la scène. Cette pièce n'eut pas d'abord (20 septembre 1769) un succès aussi accentué que les précédentes. C'était une nouveauté. On ne comprenait pas. Mais, le succès augmentant à mesure que se succédaient les représentations, elle ne tarda pas à faire fureur. On applaudit avec enthousiasme cette partition pleine d'esprit et de charmes. Grimm écrivit dans sa correspondance : « C'est une musique absolument neuve, dont il n'existe aucun modèle en France. Cette musique comique et bouffonne vous fait tourner la tête. S'il vit, ce compositeur ira loin. Malheureusement, il crache le sang. »

Après les applaudissements, l'envie. Un Italien offrit de prouver, au moyen de copies qu'il disait originales, que l'opéra était de Bergolène. La fourberie fut découverte ; le mépris fit justice de cette odieuse calomnie.

On vient de voir que la partition du *Tableau parlant* avait été composée chez le comte de Creutz.

Homme instruit, auteur de poésies estimées dans sa patrie, il aimait la musique avec passion. Souvent, il venait s'installer chez Grétry, l'obligeait à travailler quand il s'abandonnait aux douceurs du repos, dont il avait pris le goût en Italie, et assistait patiemment, pendant des heures entières, à la naissance d'un duo ou d'une romance. Il ne manquait aucune des répétitions à l'Opéra. On connaissait si bien l'intérêt qu'il portait au compositeur, qu'on s'empressait toujours de le féliciter après un succès obtenu par son protégé, comme s'il se fût agi de son propre ouvrage.

Marmontel, qui n'avait accepté qu'une collaboration anonyme pour ses deux premières pièces, composa *Sylvain*, comédie en un acte, dont il soigna le style pour pouvoir en accepter la responsabilité. Ce fut surtout dans cette pièce que Grétry s'efforça d'appliquer son système de déclamation musicale : « Je crois que le musicien qui saurait le mieux transformer la déclamation en chant serait aussi le plus habile. C'est au théâtre français, dans la bouche des grands acteurs, que la déclamation, accompagnée des illusions scéniques, fait sur nous les impressions les plus ineffaçables. C'est à cette école que le musicien apprend à scruter le cœur humain, à rendre les vrais accents de la passion, à marquer toutes les nuances du sentiment. La musique, pour atteindre ces résultats, a même des ressources que la déclamation ne possède pas. »

A sa prière, Marmontel le conduisit un jour chez Mlle Clairon. « Je viens, dit-il à la célèbre tragédienne, vous demander une leçon de musique. — A

moi, monsieur? Mais je ne sais pas la première note de la gamme. — Vous n'en êtes pas moins la première cantatrice de France. — Je ne m'en serais jamais doutée! — Vous allez me comprendre. Permettez-moi d'abord de vous faire entendre un duo de mon opéra de *Sylvain*... Comment le trouvez-vous? — Ce chant est fort beau. — Mais le déclameriez-vous dans ce sens? — Je ne le crois pas. — Voudriez-vous avoir l'obligeance de lire les vers? Oubliez qu'ils sont destinés à être mis en musique et déclamez-les comme vous le feriez si vous les trouviez dans un de vos rôles. Mlle Clairon déclama. Lorsqu'elle eût fini, Grétry lui chanta une seconde fois le morceau, en corrigeant la mélodie d'après ses indications. — Comment, s'écria Mlle Clairon, la musique a ce pouvoir? Vous me donnez presque l'envie, à mon âge, d'apprendre le chant. — A quoi sert d'apprendre ce qu'on est en état d'enseigner aux autres?» fit Grétry en se retirant. *Sylvain*, joué en 1770, acheva de consacrer la réputation de l'auteur.

Les *Deux Avares* (17 octobre 1770) et l'*Amitié à l'épreuve* (13 novembre 1770) eurent moins de succès que les ouvrages précédents, bien que plusieurs des morceaux en fussent d'une grande beauté; mais les poèmes étaient des plus médiocres. Adaptées à d'autres paroles, ces partitions, la première surtout, où se trouve le beau chœur des janissaires, charmeraient encore les oreilles délicates.

Mais le talent de Grétry devait de nouveau se produire sous un jour jusque-là inconnu. L'opéra-féerie *Zémir et Azor* (2 novembre 1771), travaillé avec un soin extrême, fut accueilli comme il méritait de

l'être. Il abonde en mélodies naturelles, émouvantes. Il fut traduit dans presque toutes les langues et rétablit les finances de plusieurs directeurs prêts à échouer. Un Français le vit représenter, le même jour, en flamand, en allemand et en anglais à une foire d'Allemagne. Marie-Antoinette voulut que les deux auteurs lui fussent présentés dans les galeries de Fontainebleau. La reine s'arrêta près de Grétry et, le félicitant, lui dit que, dans la nuit, elle avait songé à l'effet enchanteur du trio du père et des sœurs de Zémir derrière le miroir magique. Dès qu'elle se fut éloignée, Grétry, fou de joie, sauta au cou de Marmontel en s'écriant : « Ah ! mon ami, voilà de quoi faire d'excellente musique. — Et de détestables paroles !... » reprit froidement Marmontel, blessé de ce que la reine ne lui avait pas dit un seul mot. Il avait cependant eu le bon goût de ne point consentir à partager l'ovation que les spectateurs enthousiasmés firent au compositeur à la fin de la représentation ; c'est que, en effet, le triomphe de cette pièce est entièrement dû à la musique. Grimm s'était écrié : « C'est Dieu qui a donné à la France le charmant Grétry. »

L'*Ami de la maison* (14 mars 1772), en dépit d'une donnée ennuyeuse, favorisa jusqu'à un certain point le compositeur, parce que Marmontel, tout dépourvu qu'il fût de chaleur et d'imagination, avait, dans ses vers, un style coulant et harmonieux.

Le *Magnifique* (4 mars 1773) ne réussit guère. Les vers durs et rocailleux de Sedaine en furent en partie la cause. Marmontel, qui aurait voulu demeurer le perpétuel associé des succès de l'artiste,

lui en garda longtemps rancune. « Je ne dois certes pas dissimuler, disait-il, que le charme de la musique ne contribuât merveilleusement à produire de tels effets; mais je dois ajouter que celle de Grétry était alors ce qu'elle n'a été que bien rarement après moi. Il ne sentait pas assez avec quel soin je m'occupais à lui tracer le caractère, la forme et le dessin d'un chant agréable et facile. En général, la fatuité des musiciens est de croire ne rien devoir au poète, et Grétry a cette sottise au suprême degré. »

Pour se consoler de son échec, Grétry résolut de faire la musique d'un drame pastoral. « Quoique la pastorale soit de tous les genres celui qui tient de plus près à la simple nature, elle n'est cependant pas sans offrir les plus sérieuses difficultés, parce que la candeur, la douceur de ses accents ne prêtent pas au contraste des passions et ne présentent aucune couleur assez vive pour l'optique du théâtre. Mais j'avais le désir de faire au moins une pastorale en ma vie. On m'offrit La *Rosière de Salenci* (28 février 1774). Pour monter mon imagination au ton de la pastorale, je me mis à lire les poèmes de Gesner, et c'est à cette lecture que j'attribue la douceur des chants qui composent cet ouvrage. Aussi cette pièce, sans produire de grands effets au théâtre, a-t-elle toujours été estimée. »

La *Fausse Magie* (1er février 1775) est un des opéras auxquels Grétry tenait le plus, en raison des peines qu'il lui avait coûtées. Le duo des deux vieillards ne passera pas de mode et continue à se chanter dans les concerts, parce qu'il est d'une vérité

d'expression parfaite et que ce qui est vrai et beau dans les arts est impérissable.

Ce fut vers l'époque où nous sommes arrivés que Grétry et Marmontel songèrent à faire leur entrée à l'Opéra, où Gluck régnait si triomphalement avec *Alceste, Iphigénie, Orphée.*

Vers la fin de sa carrière, Vernet remarqua qu'on aimait la puissance du coloris et crut devoir sacrifier à l'idole du jour en peignant les sites d'un pays tempéré avec les couleurs propres à la nature des régions brûlantes. « Vous serez, me disait-il, forcé d'adopter les mêmes procédés en musique. Ne doutons pas que Gluck n'ait contribué à lancer les musiciens dans ce parti; mais il fallait être philosophe, comme il l'était, posséder au plus haut degré l'art de composer un grand tout bien ordonné, pour avoir osé renverser le principe fondamental de toute bonne musique, en faisant du principal l'accessoire et de l'accessoire le principal. Ce qui prouve cependant qu'il faut rester dans les vrais principes, c'est que le genre de Gluck a déjà été saisi et imité par plusieurs compositeurs et peut encore l'être par une foule d'autres, tandis qu'on ne saurait imiter, avec le même succès, un chant pur et vrai, tel que le beau chant idéal de Sacchini. »

Or, c'était contre ce grand maître, si mal compris, que Grétry allait tenter de lutter. *Céphale et Procris,* (2 mai 1777), tragédie en trois actes et en vers de Marmontel, mise en musique par Grétry, fut d'abord jouée à Versailles pendant les fêtes qui eurent lieu à l'occasion du mariage du comte d'Artois. Médiocrement doué du génie tragique, l'auteur ne fit, en

cette circonstance, qu'un ouvrage assez médiocre. Il n'obtint de succès ni à la cour ni à la ville. La musique se rapprochait de l'ancien genre lyrique français. C'était une recommandation pour les amateurs de la musique archaïque; mais les partisans du style italien, qui l'avaient applaudi jusqu'alors, lui devinrent hostiles. La poésie de Marmontel ne fut pas jugée moins sévèrement et Mlle Arnoud alla jusqu'à dire que la musique était plus française que les paroles. Le mot fit fortune et tous les rieurs se rangèrent à son avis. Gluck assistait aux répétitions. Il se garda bien de donner son avis, de crainte de faire à l'amour-propre de Grétry une blessure incurable.

Grétry, qui avait conservé une sorte de prédilection pour son premier ouvrage, Les *Mariages samnites*, eut le tort de vouloir les imposer au public (22 juin 1776). Il échoua.

Il sentit alors qu'il fallait aller se retremper au sein de sa famille, dans le beau pays qui avait été témoin de tous les ébats de sa jeunesse. Il partit, le 15 août 1776 pour sa bonne ville de Liége. Ah! comme son cœur battit en revoyant les hautes montagnes, les sites enchanteurs, les ardentes populations du pays natal! Ses compatriotes le reçurent avec des transports de joie. Le prince-évêque Velbruck, l'ami des lettres, des sciences et des arts, qui fit renaître le pays à la vie, lui donna audience et le nomma conseiller intime. Des banquets, des fêtes musicales lui furent offerts. On représenta ses pièces, on le combla de prévenances et d'honneurs. Le pauvre petit écolier revenait le front ceint de l'auréole du génie! A Paris, on avait fait exécuter

son buste; à Liége, on lui fit faire un magnifique portrait.

Mais ce qui le toucha plus profondément que toutes ces ovations, ce fut la tendresse de sa mère. Ces deux cœurs pouvaient de nouveau épancher l'un dans l'autre leurs douces effusions d'amour. Elle ne pouvait se lasser d'admirer son fils, étonnée qu'elle était d'avoir donné le jour à un homme aussi renommé!

Grétry se rendit à Spa. La troupe d'opéra du théâtre de Liége y joua *Sylvain*. Les applaudissements tinrent du délire. Le 1er septembre, on représenta Les *Deux Avares*. Les artistes, électrisés par la présence du maître, se surpassèrent. Grétry sentait son âme s'épanouir au milieu de cette petite Suisse du Franchimont. Il se plaisait à faire de longues promenades dans les magnifiques allées où Meyerbeer devait, plus tard, créer ses chefs-d'œuvre incomparables!

L'APOGÉE DU GÉNIE

Nous avons vu Grétry quitter Paris pour aller se retremper au pays natal, après avoir échoué dans sa malheureuse tentative de faire une tragédie lyrique. Il demeura pendant deux ans comme paralysé par le coup de foudre qui l'avait atteint. Son amour-propre en avait été ébranlé. Il ne pouvait se faire à l'idée de son impuissance dans le maniement lyrique des grandes passions. Il cherchait à prendre sa revanche, sans soupçonner qu'il courait fatalement à un nouvel échec.

Dans l'intervalle, comme pour se donner le change, il présentait le drame burlesque de *Matroco* (20 février 1777), paroles de Laujon, composé pour les divertissements de la cour. C'était un pot-pourri d'airs de vaudeville auxquels il avait donné une nouvelle instrumentation et qui formaient presque toujours, avec les situations, des antithèses comiques. Voici ce qu'il en dit lui-même : « Je fis cet opéra par complaisance pour la cour; il fut joué à Paris malgré moi. Depuis lors, la flamme a dévoré cette production monstrueuse, en expiation de l'atteinte que j'avais portée au bon goût. »

Les *Trois âges de la musique* (27 avril 1778) ne forment qu'un ouvrage de circonstance, destiné à inaugurer l'avènement de Devismes aux fonctions de directeur de l'Opéra.

Grétry avait eu plus d'une fois à se plaindre de

l'impéritie de ses librettistes. Il crut tout à coup avoir découvert un collaborateur précieux dans l'humoriste anglais Halès, plus connu en France sous le nom d'Hèle. Ce fut Suard qui se chargea de présenter à Grétry cet homme étrange, dont la jeunesse s'était passée au service de la marine britannique. Il se mourait d'une maladie de poitrine, causée par l'abus qu'il avait fait des liqueurs fortes. N'ayant pas su mieux mener sa fortune que sa santé, la misère l'obligeait à travailler pour la scène. La différence était grande entre un pareil personnage et les lettrés de salon ou d'Académie, tels que Sedaine et Marmontel. Si Halès n'avait pas su se diriger lui-même, il excellait, par compensation, à conduire une intrigue dramatique. C'était un écrivain fort habile et un compositeur devait s'estimer heureux d'une pareille collaboration.

Grétry, lui, ne pouvait admettre qu'un étranger, et surtout un Anglais, fût en état de faire une bonne pièce française, spécialement une pièce de genre comique. Il conserva donc longtemps, avant de se décider à le lire, le poème du *Jugement de Midas*, que lui avait fourni son nouveau collaborateur.

Un jour cependant Marmontel n'ayant pu lui fournir à temps un ouvrage sur lequel il comptait, il parcourut le manuscrit d'Halès et crut à la possibilité d'un succès.

« Les morceaux destinés à être mis en musique étaient écrits en prose, mais d'un style si clair qu'il n'y manquait que la rime. Il me disait qu'un vers lui coûtait plus de peine à faire que la composition de toute une scène. Nous choisîmes Anseaume, de

la comédie italienne, pour versifier la partie lyrique du poème. La partition terminée, je présentai le *Jugement de Midas* à l'examen de l'intendant des plaisirs dramatiques de la cour. On ne pouvait permettre que cette pièce fût jouée à Versailles, parce qu'elle était d'un Anglais et que la reine ne voulait, en aucune façon, favoriser les sujets de la Grande-Bretagne. J'en parlai chez une grande dame. Le duc d'Orléans voulut l'entendre et le chevalier de Bussy en fit la lecture avec autant de chaleur que si le poème eut été son œuvre. On décida que l'ouvrage serait représenté chez cette dame, qui remplit le rôle de Chloé avec beaucoup de grâce et de naturel. Mais les acteurs de la Comédie italienne étaient prévenus contre la pièce; les rôles furent chantés et joués comme ils le sont ordinairement en société; le succès fut médiocre. On en parla avec peu d'estime à l'Académie française. Enfin la pièce fut représentée à la Comédie italienne le 27 juin 1778. La partition était une imitation dérisoire de la vieille musique, de cette psalmodie traînante avec laquelle le chanteur Marsyas se flattait de l'emporter sur son jeune et brillant rival, le divin Apollon. L'ouvrage n'eut qu'un succès contesté. Les spectateurs étaient peu nombreux.

La cour et la ville se trouvèrent séparées en deux camps. C'est à l'occasion de cet antagonisme que Voltaire fit ce quatrain :

La cour a dénigré tes chants,
Dont Paris a dit des merveilles;
Grétry, les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

Grétry fit encore deux autres opéras en collaboration avec Hèle : le *Jaloux* (23 décembre 1778) et les *Evénements imprévus* (13 novembre 1779). Du premier de ces ouvrages, tout le monde connaît la charmante sérénade : *Tandis que tout sommeille.* A la répétition générale de cette œuvre, qui fut représentée à Versailles, on prédit au grand compositeur une chute éclatante. Grétry, ayant eu connaissance de cet arrêt pendant qu'il dînait chez le premier gentilhomme de la chambre, en fut tellement effrayé qu'il fit supplier le roi de vouloir bien faire changer le spectacle annoncé. Mais Louis XVI, après avoir consulté la reine, décida que la pièce serait jouée. Le soir, au lieu d'avoir à déplorer une chute, Grétry put se féliciter d'un franc succès.

« Hèle, qui poussa jusqu'à l'exagération l'originalité anglaise, dit Fétis, et dont les mémoires du temps citent les nombreuses excentricités, mourut au moment où il était sur le point de terminer pour Grétry un poème qu'il considérait comme son chef-d'œuvre. »

Notre compositeur, en désaccord avec Marmontel, dut forcément revenir à Sedaine, le poète peu mélodieux, mais dont l'instinct scénique s'alliait admirablement à celui du musicien. Cependant leur ouvrage ne fut pas heureux. C'était une espèce de pastorale intitulée : Les *Mœurs antiques* (3 janvier 1780).

« Après quelques suppressions, écrit Grétry, le public de Paris goûta la nouveauté qu'avait voulu tenter le poète et la pièce eut de nombreuses représentations. Les imitations se firent jour et, depuis lors, les musiciens qui travaillent pour les Italiens adop-

tèrent des airs anciens pour les pièces villageoises. »

Somme toute, les trois pièces précédentes avaient soutenu la réputation de Grétry sans la porter plus haut. Les Liégeois continuaient à suivre avec le plus vif intérêt les succès qu'obtenait leur compatriote. Le lundi 24 janvier 1780, le Conseil magistral de la cité décréta que le buste de Grétry serait placé à l'avant-scène du théâtre, en face de la loge du prince-évêque. Il fut fait en marbre blanc par le sculpteur Evrard. Le jour de l'inauguration (23 septembre 1780), Fabre d'Eglantine lut un poème intitulé : le *Triomphe de Grétry*. Celui-ci fut sensible à cet honneur et en témoigna sa reconnaissance à sa ville natale en lui dédiant un opéra en trois actes.

Le musicien revint, après un nouvel et malheureux essai de tragédie lyrique (*Andromaque*), à son véritable genre dans *Colinette à la cour* (1er janvier 1782). Cependant l'ouvrage ne réussit que médiocrement ; la musique en était faible et, pour surcroît de malheur, avait la malchance d'être supportée par un poème plus faible encore, fait par Sourdet de Santerre, maître des comptes par état et littérateur à ses moments de loisir.

L'*Embarras des richesses* (avril 1782), du même auteur, procura au malheureux musicien une seconde chute, bien que la partition fût émaillée d'une foule de charmants détails.

Grétry se consolait de ses amères déceptions au sein de sa famille. Sa femme l'entourait des soins les plus tendres et, par ses bonnes paroles, jetait un baume sur ses plaies vives. Ses trois filles étaient l'objet d'une véritable adoration. Elles étaient aima-

bles ; elles étaient douces; elles étaient bonnes. Il les voulait instruites et simples. Déjà Lucile, la cadette, chantait à ravir. Il espérait en faire une virtuose dont les talents brilleraient un jour du plus vif éclat. Ce fut au milieu de ces charmes du foyer domestique que les lettres de ses compatriotes vinrent le surprendre. Elles le conjuraient de reparaître pour quelques instants au milieu d'eux. Grétry ne put résister à ces vives instances et partit.

Il fit son entrée dans sa ville natale le 21 décembre 1782. Une députation des personnes les plus marquantes vint le recevoir à sa descente de voiture. La foule se massait dans les rues par où il devait passer et poussait les cris mille fois répétés de : « Vive Grétry! » Les dames agitaient leurs mouchoirs aux fenêtres. Quand il arriva au seuil de la maison paternelle, il vit sa vieille mère qui l'attendait, entourée de toute la famille. Il se jeta dans ses bras et tous deux pleurèrent longtemps de joie!

Le soir, il prit place au théâtre, dans la loge magistrale, entre les deux bourgmestres. On joua le *Jaloux* et un divertissement composé pour la circonstance. A la fin de la pièce, un transparent descendit de la voûte et s'arrêta en face du grand artiste. Sur un fond blanc, on lisait en lettres de feu : « Vive Grétry! » Les bourgmestres y prirent un magnifique bouquet qu'ils offrirent à Grétry, au milieu des acclamations enthousiastes de l'assemblée.

Le lundi 23, la *Société d'Emulation* tint une séance extraordinaire pour recevoir Grétry. L'entrée de l'artiste y fut saluée par un groupe de belles voix qui

entonnèrent l'ouverture des *Mariages samnites*, sous la direction d'Henri Hamal, maître de chapelle de la cathédrale. Trois poètes le reçurent dans la salle et le présentèrent aux autres membres : Reynier, qui allait jouer un si grand rôle pendant la révolution; Bassenge, le plus éloquent des Liégeois, et Henkart, dont les destinées restèrent plus effacées. Ils lui lurent chacun une pièce de vers en son honneur, et le premier, en sa qualité de secrétaire perpétuel, lui remit le diplôme d'honneur. Un festin lui fut offert et l'orchestre exécuta une scène de *Céphale et Procris* et le dernier chœur des *Mariages samnites*.

Voici les vers de Henkart :

Tel Voltaire, en sa patrie,
Revint en triomphateur,
Cueillir les palmes du génie
Chez un peuple admirateur :
Tel, des rives de la France,
De retour parmi les siens,
Grétry vient, par sa présence,
Charmer ses concitoyens...
Arbres de Coronmeuse
Courbez-vous en berceau!
Suspends, ô vaste Meuse,
La course de tes eaux!
Brise, en ce jour, exhale
Tes parfums les plus doux!
En voûte triomphale
Rochers inclinez-vous!...
Enfin voici venir celui dont la magie,
Unissant avec art les tons de l'harmonie,
Nous montre sur les flots le pilote alarmé
Bravant le vain courroux du nuage enflammé.
Tantôt faisant briller ses ailes rayonnantes,

Papillon, il promène un hommage incertain
De la rose au muguet et du lilas au thym;
Ici, comme un torrent aux vagues bouillonnantes,
Il bondit, tombe et fuit en nappes écumantes;
Là, comme un ruisselet, il erre en murmurant,
Et roule sur le roc son cristal transparent;
Plus loin, de la nature éloquent interprète,
Il sépare les rangs du sceptre à la houlette,
Rend un jeune berger vainqueur de ses rivaux,
Ou brave, sur leurs chars, les farouches héros;
Et tel que l'aigle altier, en déployant ses ailes,
Il vole au double mont par des routes nouvelles....

Bassenge s'exprimait en ces termes :

Ta lyre fait entendre au Français enchanté,
Les accords ravissants dus à ton beau génie,
Et, jaloux de ta voix, le dieu de l'harmonie
T'appelle, en t'admirant, à l'immortalité.
Tel à nous se révèle, en sa marche féconde,
L'astre majestueux qui conduit les saisons,
Animant nos climats, que sa lumière inonde,
Les couronnant de fleurs, de fruits et de moissons.
Sous le frais et brillant ombrage
De nos bosquets rajeunis par ses feux,
Le tendre rossignol anime le feuillage
Par ses concerts harmonieux....
J'ai vu le jour sur le rivage heureux
Où la Meuse argentée, au cours lent et tranquille,
Promène avec fierté ses flots majestueux,
Et de la liberté fertilise l'asile.
Le dieu de l'harmonie obtint mes premiers vœux,
Des arts mon œil naissant caressait les merveilles!...
Fier de t'avoir vu naître, un peuple ingénieux
A proclamer ton nom assourdit mes oreilles.
J'ai vu le jour de gloire où Paris, exalté,
En couronnant ton buste entonnait ses cantiques!
Des plus nobles transports ce grand peuple agité,

Du temple de Thalie emplissait les portiques.
Là, ton marbre respire et te rend à nos yeux,
D'une main frémissante, Apollon te couronne,
Et, répétant en chœur tes chants mélodieux,
De ce dieu lumineux la troupe t'environne,
Et de ton nom chéri fait retentir les cieux...
Là, près du fier Pirrhus, pâle, désespérée,
Andromaque s'avance. A sa voix, je frémis;
Les yeux noyés de pleurs, inquiète, égarée,
De ses femmes en deuil elle marche entourée;
Ses soupirs, ses sanglots, ses plaintes et ses cris
Remplissent de terreur mon âme déchirée;
Je vole sur ses pas à la tombe sacrée
D'un époux que sa voix ne cesse d'appeler!
Mais elle a vu son fils. Son danger la ranime.
De l'amour maternel, déplorable victime,
C'en est fait ! à l'autel elle va s'immoler.
De tes accords, savants la sublime énergie
Des vers du grand Racine augmenta l'harmonie...
Ici tu me conduis vers des lits de verdure
Sur des rivages fortunés,
Où les flots transparents d'une eau limpide et pure
De touffes d'arbrisseaux roulent environnés.
J'entends les sons légers des chalumeaux champêtres;
Des guirlandes de fleurs serpentent sur les hêtres;
Des feuillages épars, un drapeau suspendu,
Embellissent le seuil qu'habite la vertu.

. . . .

Reynier disait à son tour:

Objet chéri de notre hommage,
Ecoute ces accords brillants;
Ecoute-les, c'est ton ouvrage;
Jouis ici de tes talents.
Autant que nous, trouve des charmes
A ces accents mélodieux;

Verse, à ton tour, les douces larmes
Qu'ils ont fait couler de nos yeux.

. . . .

Vois-tu cette foule empressée
Que ta présence enorgueillit?
Avec transport, dans ce lycée (1),
A ton triomphe elle applaudit.
Cent fois le dieu de l'harmonie
T'a couronné chez les Français;
Mais l'être au sein de ta patrie
C'est le plus doux de tes succès!

Ce retour au pays natal exerça la plus heureuse influence sur le talent de Grétry. Il semble y avoir puisé une verve plus vive et une inspiration plus délicate.

« La *Caravane* (30 octobre 1783), dit Fétis, rendit à Grétry toute son influence sur un public qui venait de lui être deux fois hostile, en l'enveloppant dans la disgrâce d'un mauvais poète. Ce n'est pas que ce nouvel opéra n'ait d'abord rencontré quelque opposition. Les partisans de Piccini soutenaient ce musicien non seulement contre Gluck, mais encore contre tous les compositeurs qui, par des œuvres importantes, s'avisaient de vouloir fixer sur eux l'attention du public. Le jour de la première représentation, ils montèrent une cabale si violente et si scandaleuse contre la *Caravane* que le lieutenant de police fut forcé d'interdire l'entrée du spectacle au chef de ce parti. Mais, en dépit de ces menées odieuses la nouvelle partition fut bien accueillie. La musique en est piquante et, s'il n'y faut pas

(1) La *Société l'Emulation*, fondée par le prince-évêque Velbruk.

chercher cette couleur locale que Félicien David a su répandre sur les sujets orientaux, Grétry n'en eut pas moins l'honneur d'avoir introduit à l'opéra un genre qui n'y était pas connu avant lui, la comédie lyrique.

Une musique aux grâces et à la fraîcheur de laquelle les critiques du temps rendirent justice, n'empêcha pas l'opéra-comique de *Théodore et Paulin* (18 mars 1784, dont les paroles étaient de Desforges, de tomber à la première représentation. Les comédiens voulaient tenter une seconde épreuve, mais Grétry, s'y opposant, préféra remettre l'œuvre sur le métier pour en faire un de ses ouvrages les plus remarquables, l'*Epreuve villageoise* (24 juin 1784), dont le sujet n'est qu'un épisode de la pièce tombée trois mois auparavant.

Dans aucune de ses productions, notre auteur n'a fait preuve d'un goût plus fin, n'a gardé une mesure plus parfaite, n'a trouvé une mélodie plus expressive. Il est difficile de faire à moins de frais une partition plus agréable, d'un style plus simple et plus naïf. Ce petit opéra est resté au répertoire longtemps après que des compositions plus importantes et plus ambitieuses en avait disparu. La partition est exempte de ces gaucheries vocales et de ces défaillances dans les accompagnements, si fréquentes dans les autres œuvres de Grétry.

L'année 1785 marque le point culminant de la carrière du maître. C'est l'année de la représentation de *Richard Cœur de Lion* (25 octobre.) Ce fut un événement musical. Le mot est juste, appliqué à un ouvrage qui fit courir tout Paris à ses cent

représentations et qui, après cent ans, se fait encore écouter avec plaisir. C'est celui de ses ouvrages qui a le plus contribué à sa gloire. Il est pour lui ce que *Hamlet* est pour Shakespeare; *Faust,* pour Goethe; *Guillaume Tell,* pour Schiller; *Zaïre,* pour Voltaire; *Cinna,* pour Corneille; *Phèdre,* pour Racine, et le *Tartuffe,* pour Molière.

Quand Sedaine lui en apporta les vers, il lui dit: « J'ai confié ce poème à un musicien qui ne l'a pas accepté parce qu'il ne croit pas pouvoir faire assez bien une romance qui s'y trouve répétée neuf fois. Lisez et décidez-vous. Surtout point de complaisance de votre part. » Cette romance n'est autre que la cantilène : *Une fièvre brûlante,* ce chant merveilleux qui excite encore aujourd'hui l'émotion la plus profonde. Heureuse et magnifique inspiration que Grétry eut le génie de laisser dans toute sa simplicité naïve! Elle revient toujours avec des accompagnements variés et des modulations d'une incomparable richesse.

Cette belle partition fut le couronnement, sinon le terme de la vie artistique de Grétry.

Après *Richard,* autre succès non moins merveilleux dans un genre tout opposé : l'opéra-bouffe de *Panurge dans l'île des Lanternes* (25 janvier 1785). Cette œuvre fit encore bien plus de bruit que la *Caravane.* « Passe encore pour la Comédie-lyrique, dit Fétis; mais introduire le genre burlesque à l'Académie royale de musique, quel sacrilège! C'était d'une hardiesse sans exemple; mais, cette fois encore, la fortune devait sourire aux audacieux! »

Un autre succès, plus cher encore que les siens

propres, acheva de mettre le comble au bonheur de Grétry : ce fut celui de sa fille, dont il était fier autant qu'un homme peut l'être d'un enfant qu'il adore. Mais ici nous devons lui laisser la parole. La veille de la représentation d'*Antonio* (samedi 29 juillet 1786), il écrit aux rédacteurs du *Journal de Paris :*

« Messieurs, j'ai l'honneur de vous annoncer que la petite pièce intitulée : le *Mariage d'Antonio,* que l'on donne aujourd'hui aux Italiens, a été mise en musique par une de mes filles, âgée de treize ans. Comme je ne veux point altérer la candeur de son âge, en provoquant en elle une présomption mensongère, je dois dire qu'ayant elle-même composé tous les chants de cette petite comédie en un acte, c'est moi qui en ai écrit la partition, qu'elle n'était pas en état de faire. J'ai, de même, rectifié les morceaux d'ensemble, cette composition exigeant une connaissance du théâtre qu'elle n'a heureusement point encore.

« Je l'instruis moi-même. Lorsqu'elle m'apporte un morceau de sa composition que je ne juge pas irréprochable, je ne lui dis pas : Votre chant est mauvais; mais, chantant son air, je lui fais saisir, dans toute sa vérité, ce qu'elle a voulu exprimer. Cette méthode d'éducation me paraît la meilleure. Je dis à ma fille ce que je voudrais qu'elle fût un jour et ce que je voudrais en faire moi-même. La peinture glorifie les talents de Mme Lebrun et de Mme Guiard. Pourquoi la musique n'aurait-elle pas un jour des artistes aussi éminents dans l'art de nous charmer par des compositions musicales? C'est donc à titre d'encouragement que j'ai autorisé cet essai; mais le

public seul peut lui permettre de continuer. C'est à lui d'encourager la femme qui, née pour démêler peut-être mieux que nous les nuances du sentiment et les finesses de la comédie, pourrait trouver à la fois la gloire et l'aisance honnête, dont les chemins lui sont partout fermés... »

Si nous avons cité ce passage, c'est que Grétry se révèle dans ces lignes sous un aspect tout nouveau: le professeur. Sa méthode est la seule vraie, la seule bonne : ne jamais punir, blâmer rarement, louer les bonnes inspirations et montrer qu'il y a toujours quelque chose à tirer des plus médiocres.

Grétry professeur est un maître essentiellement intuitif. Il a deviné les méthodes préconisées dans notre siècle pour l'enseignement des sciences.

Il voulait qu'on apprît d'abord de petits airs aux enfants, avant de leur enseigner le solfège. Former l'oreille en l'exerçant par le chant et leur apprendre ce qu'ils ne savent pas à l'aide de ce qu'ils savent, en leur faisant solfier les airs qu'ils chantent de mémoire.

« Les premiers solfèges que l'on donne aux enfants, dit-il, ne sont que des notes pour ainsi dire prises au hasard. Rien de plus ennuyeux. Si on leur faisait, au contraire, solfier de bonne musique, d'abord très simple et très facile, mais dont les difficultés iraient sans cesse croissant, les enfants étudieraient avec plaisir et bonheur ce qui, maintenant, les ennuie et les rebute. »

Le *Mariage d'Antonio* fut joué avec succès à la Comédie italienne. Ce triomphe précoce mit le comble à l'ivresse dont l'âme de Grétry se trou-

vait remplie depuis les dernières ovations qu'on lui avait faites.

Malheureusement cette joie ne devait pas être de longue durée. Les revers et les déboires allaient bientôt remplir son âme de chagrin et d'amertume. Peu de vies d'homme passèrent par des souffrances plus aiguës et plus cruelles.

Le *Comte Albert* (13 novembre 1786), paroles de Sedaine, fut de nouveau couronné de succès. Ce drame, en deux actes, se distingue par la vivacité du coloris et par le puissant intérêt scénique que le poète savait mettre dans ses bonnes compositions.

Le *Prisonnier anglais* (1787) n'eut qu'une seule représentation; encore ne fut-elle pas achevée. La partition de Grétry fut impuissante à sauver le poème.

Le *Rival confident* (1783) n'eut pas tout à fait le même sort; mais il n'ajouta rien à la gloire de Grétry.

Amphitryon (1788), grand opéra composé sur les paroles de Sedaine, offrait à l'auteur l'occasion de prendre une revanche éclatante. Il ne sut pas le faire. Celui dont tous les efforts n'avaient tendu qu'à la création d'une puissante musique déclamée fit des beaux récitatifs de cette pièce la partie la plus faible de sa partition. On n'applaudit que quelques airs et quelques morceaux d'ensemble dans lesquels on retrouvait l'esprit du compositeur.

La parole était désormais à la Révolution, qui allait donner au monde épouvanté bien d'autres spectacles que les charmantes et grâcieuses comédies du chantre liégeois!

PENDANT LA RÉVOLUTION ET L'EMPIRE.

« Le but de la vie humaine, dit Grétry, est de concourir au bonheur de tous, en réalisant votre propre bonheur. Autant la brute, par sa nature, reste concentrée dans le cercle de ses instincts, autant l'homme cherche à sortir de lui-même. Ce besoin seul prouverait qu'il est fait pour la société, sans laquelle les points de comparaison lui manqueraient pour pouvoir s'élever à la perfection qu'il recherche. Il ne peut y parvenir que par la liberté, qui est l'apanage de l'homme... Cependant la liberté, si elle n'est limitée par le droit d'autrui, conduit naturellement l'homme au désordre et à l'anarchie. Cela provient de ce que chaque homme veut dominer ceux qui l'entourent. Il faut donc que les lois restrictives de la liberté soient faites par la généralité. Dès qu'elles sont admises par tous, tous, sans distinction, leur doivent obéissance... L'art de l'éducateur doit consister à développer les facultés que la nature elle-même a départies à chaque homme. Ce sont elles qui établissent une différence entre les individus ; elles qui créent l'inégalité, car elles ne sont pas chez tous également perfectibles. Si tous étaient égaux intellectuellement et physiquement, les lois seraient inutiles. C'est parce que tu es fort, c'est parce que je suis faible, qu'il faut des lois pour rétablir l'équi-

libre, pour nous rendre tous frères, tous égaux en droits devant la loi qui commande, récompense et punit. Mais les forces intellectuelles ou corporelles rendent tous les hommes inégaux et dépendants les uns des autres. »

Telle était la philosophie de Grétry. Les terribles années de la Révolution, tout en lui inspirant une horreur profonde pour les crimes commis et ceux qui s'efforcèrent de dominer par la force, ne purent rien changer à ces principes, qu'il professa jusqu'à sa mort. C'était une fière nature, que rien ne pouvait avilir.

Ce fut au milieu de la fermentation de tous les esprits, pendant cette année 1789, si mémorable dans les annales du monde, que Grétry composa la partition de *Raoul Barbe-Bleue.* Elle le releva tout à coup dans l'esprit de ceux qui croyaient à une décadence irrémédiable de son talent. Avec son habileté ordinaire, Sedaine avait tourné les difficultés qu'offrait le conte bien connu de Pérault et, d'un sujet aussi insignifiant pour la scène, avait fait un drame intéressant. Jamais Grétry n'avait été aussi dramatique qu'il le fut dans certaines situations de cette pièce. Son instrumentation fut supérieure à tout ce qu'il avait produit jusqu'alors. On admira la manière dont, dans le dernier trio, les mouvements de l'orchestre étaient parvenus à exprimer le galop des chevaux et jusqu'aux tourbillons de poussière.

A *Raoul Barbe-Bleue* succéda *Aspasie* (1789), opéra en trois actes, donné à l'Académie royale de musique, mais qui n'a jamais été publié.

« Profitant du moment où toutes choses se renou-

velaient en France, dit Fétis, Méhul et Chérubini introduisirent sur la scène un nouveau genre de musique : une harmonie plus savante, une instrumentation plus riche et plus puissante. L'ensemble de leur composition convenait mieux à une nation chez laquelle se manifestait un si grand besoin d'émotions. Le public se porta aux opéras qui avaient le mérite d'une forme plus nouvelle. Grétry, dont l'amour-propre était excessif, souffrit cruellement de cet abandon du public. Ne pouvant se décider à céder la place à des adversaires plus heureux, il entreprit de lutter contre eux, persuadé qu'en donnant à sa musique les qualités qu'on applaudissait dans la leur, il l'emporterait aisément, attendu qu'on ne pouvait lui refuser le mérite d'avoir inventé des mélodies pleines de charme. Non seulement il résolut d'imiter leur style, mais encore d'adopter des sujets patriotiques. Il ne réussit qu'à demi. Aucune de ses nouvelles productions ne devait avoir ni le mérite, ni le succès de ses premiers ouvrages. Compositeur plein de sentiments délicats, il représentait, en France, la musique du siècle qui venait de s'écouler; il lui fut impossible de se mettre au niveau des idées nouvelles. »

De ces efforts naquirent *Pierre le Grand* (1790), *Guillaume Tell* (1791), *Denis le Tyran* (1794), la *Rosière républicaine* (1794), *Barra* (1794), *Gallios* (1794). Toutes ces pièces laissent entrevoir la trace des efforts qu'il a vainement faits pour entrer dans un nouvel ordre d'idées ; toutes font regretter les beautés de *Zémire et Azor*.

Grétry, vaincu, délaissé, ayant perdu ses pensions

au milieu de la tourmente révolutionnaire, devenait triste. Il a écrit sur la mélancolie des pages d'une singulière vérité : « La tristesse, de quelque genre qu'elle soit, a sa principale source dans l'amour-propre. Dans les êtres doués d'une profonde sensibilité, elle se prolonge autant que la vie ; elle a des gradations, mais elle ne s'éteint jamais absolument. Chez les imaginations vives, elle serait mortelle si elle-même ne servait à les préserver contre ses propres effets. Il est, dit-on, des chagrins si profonds que l'âme ne peut plus s'en relever. » Grétry ne devait pas tarder à en faire la cruelle épreuve. La mort fauchait dans Paris des milliers de victimes en se rapprochant chaque jour davantage de sa propre demeure.

Bientôt, en effet, elle vint frapper trois fois à sa porte. Les trois filles qu'il avait élevées lui-même et qui faisaient son orgueil et sa consolation au milieu de ses chagrins, périrent successivement, sans avoir pu recueillir aucune des fleurs que ce malheureux père s'efforçait de semer sous leurs pas. Il faut lire, dans les *Essais*, les pages qu'il a consacrées à leur mémoire. Jamais la douleur n'inspira des sentiments plus simples et plus touchants :

« Mes filles, dit-il, s'appelaient Jenni, Lucile, Antoinette. L'aînée avait la figure d'une vierge de Raphaël. Sa douceur, sa candeur la distinguaient de ses deux cadettes. Je disais souvent à mes amis : Voilà mon bâton de vieillesse ; voilà celle qui, nouvelle Antigone, conduira son père au soleil pour ranimer sa vieillesse. Elle prévenait tout le monde par ses soins ; mais ces attentions de sa part indi-

quaient qu'elle avait besoin qu'on les lui rendît pour soulager sa faiblesse ! Hélas ! elle s'éteignit à l'âge de seize ans.

« Cependant la seconde et la troisième, continue Grétry, paraissaient conserver une santé solide. Lucile (née en 1770), auteur de la musique du *Mariage d'Antonio,* avait autant d'énergie, d'activité que l'aînée en avait peu...

« Tout son bonheur consistait à lire de beaux vers et à faire de bonne musique. Elle aimait celle-ci passionnément.

« Deux années de chagrins et de désespoir dans une union mal assortie conduisirent ma pauvre enfant au tombeau (1793).

« Après ces deux pertes, qu'on imagine, si on le peut, combien notre troisième fille, Antoinette, nous fut chère ! Cependant elle devint malade à son tour.

« Tous les secours de l'art, écrit Grétry, ne purent la sauver. La fièvre la saisit. Un délire effrayant l'occupait nuit et jour. Elle se trouvait toujours en compagnie de ses sœurs. Elle leur rendait compte de toutes ses impressions. Un instant de lucidité lui revint avant de mourir. Elle prit ma main, celle de sa mère, et nous dit avec un doux et navrant sourire : « Je vois bien qu'il faut en prendre mon parti ! Je ne crains pas la mort ; mais vous deux qu'allez-vous devenir ? » Elle se tenait assise sur son lit en nous parlant ainsi pour la dernière fois. Après nous avoir embrassés, elle se coucha et ferma les yeux. Elle était allée rejoindre ses sœurs !

« Je ne chercherai point à peindre l'horreur de ma situation et celle de ma femme. Heureux mille fois

le malheureux qui pleure ! Pour moi, pendant longtemps, je ne pus répandre de larmes. Un désespoir concentré les résorbait dans mes yeux. Par pitié pour moi, ma femme eut la force de supporter la vie. Rien n'égale le courage d'une femme qui aime son mari et ses enfants ! Si la mort vient lui enlever une partie de ces objets, son amour se reverse tout entier sur ceux qui restent. Le chef-d'œuvre de la nature est le cœur d'une mère. C'est elle qui développe dans l'âme de ses enfants toutes les vertus sociales dont ils auront un jour besoin. Elle leur donne tour à tour l'exemple d'un amour extrême, d'une patience à toute épreuve, d'une tendresse qui pardonne à chaque instant des fautes qui renaissent sans cesse. Leurs erreurs mêmes lui apprennent à supporter l'injustice, vertu si nécessaire. Bonne mère ! vous leur faites sentir qu'il est doux de pardonner à ceux qui vous aiment et combien il est aisé de les désarmer. L'homme le plus patient ne pourrait remplacer la femme auprès de ses enfants. Sa justice est trop prompte et trop sévère ; sa finesse n'est pas assez exercée.

« Absorbée dans son deuil, la mère de mes enfants se rappela que, chez son père, la peinture avait été son premier talent. Elle fit le portrait de ses trois filles. Ce travail pieux devint son occupation habituelle. Quand, pendant la tourmente révolutionnaire, mes pensions furent supprimées, elle peignit pour le public, qui applaudit à ses efforts.

« Il y a trois ans que j'ai cessé d'être père. Mon âme, trop affectée, n'est pas encore arrivée au temps où l'on n'éprouve plus que le souvenir des peines

passées. Vingt fois, j'ai dû déposer la plume en écrivant les pages de ce chapitre (1794). »

Heureux pères, qui possédez encore vos enfants, goûtez bien le bonheur de vous voir revivre en eux et puissiez-vous ne connaître jamais le regret de les avoir perdus! Sans ces êtres aimés, la vie n'est plus que néant. Plus de consolation, plus de vrai bonheur, puisqu'il n'y a plus rien qui puisse nous faire désirer un doux avenir. C'est l'espérance qui soutient, qui fait le charme de l'existence, et tout espoir est détruit quand on n'entend plus prononcer le doux nom de père. »

Frappé au cœur dans ses affections paternelles, il ne le fut pas moins par la perte d'un de ses meilleurs amis. Il ressentait un sincère attachement pour le peintre Vernet, si profondément novateur dans son art. Il le vit mourir dans ses bras et ce nouveau déchirement, ajouté à tant d'autres, sembla briser en lui son génie musical.

Les désastres qui accompagnèrent la grande Révolution de la France, aussi bien que ses propres malheurs, anéantirent Grétry. Pendant deux ans, il demeura courbé sous la douleur qui l'avait terrassé. Il ne produisit pas une seule note.

Jusqu'alors, Grétry, loin d'être blessé du mérite des autres, s'était toujours montré heureux de leurs succès. Son plus grand bonheur était de trouver l'occasion de leur adresser un hommage public. Toutes les petites passions s'évanouissaient devant la supériorité de son génie. Ce fut lui qui proposa de confier la direction de l'Opéra français au célèbre Gluck, son collègue et son émule. Il disait : « C'est

à son génie vraiment dramatique qu'il faut confier l'administration d'un spectacle qu'il a fait renaître par ses immortelles productions et dont il saura maintenir l'ordre et la vigueur par ses lumières et par cette transcendance que donne la supériorité des talents. » Un pareil éloge n'honore pas moins celui qui le donne que celui auquel il s'adresse.

Tous les maîtres qu'il n'avait cessé de louer résolurent de faire en sa faveur une démarche auprès du gouvernement qui lui prouvât, au milieu des malheurs qui l'accablaient, à quel point ils le tenaient en estime. C'était le plus bel hommage, l'éloge le plus flatteur qu'un artiste pût recevoir de son vivant. Voici quelques lignes de cette pièce, signée par Méhul, Deleyrac, Chérubini, Devienne, Lesueur, Gossec, Langlé, Lemoyne et Champagny (20 août 1794) :

« Le compositeur Grétry vient de terminer un travail sur la musique intitulé : *Mémoires ou Essais*. Ils croient qu'un ouvrage médité pendant six ans par un homme à qui l'on doit tant de productions dramatiques en tout genre, ne peut être que très utile à l'art. Tout ce que plusieurs d'entre eux ont lu de cet ouvrage original les a convaincus qu'il est nécessaire aux musiciens qui s'occupent de l'art dramatique. Ils viennent donc demander à la Nation de le faire paraître par les soins de la République. »

A l'exemple de sa femme, Grétry résolut enfin de secouer sa torpeur et de chercher une distraction à ses regrets en se replongeant dans le travail. Il composa quinze partitions; mais, hélas! sans retrouver son génie perdu : *Lisbeth* (1797), le *Barbier du village* (1797), *Anacréon* (1797), *Elisa* (1799), le

Casque et les colombes (1801), *Delphès et Mopsa* (1803), les *Divertissements*, les *Pourvues*, *Momus sur la terre*, *Alcidor et Zaïde*, *Ziméo et Zélisca*, *Zelmar*, *Electre*, *Diogène et Alexandre*, les *Maures d'Espagne*.

Il ne retrouva qu'une seule fois, dans *Ziméo*, une étincelle de génie. L'ouverture du deuxième acte et l'air : *Viens, Ziméo !* produisirent le plus grand effet. Après la première représentation, le public rappela Grétry. A son entrée sur la scène, il fut acclamé avec enthousiasme et on lui posa sur la tête une couronne de laurier.

Grétry s'était cru pour jamais oublié du public ingrat, lorsque la faveur lui revint tout à coup d'une manière bien inattendue. C'était en 1802. Elleviou, le célèbre artiste du théâtre Feydeau, déclamait la musique avec infiniment d'esprit, mais ne pouvait la chanter. Les opéras de la nouvelle école ne lui convenaient point, parce qu'ils demandaient plus de voix qu'il n'en pouvait donner. Il reprit le répertoire délaissé de Grétry et procura aux ouvrages du maître liégeois une vogue au moins égale à celle qu'ils avaient eue à l'origine. Le vieux compositeur dut comprendre qu'il assistait à l'avènement de son triomphe à travers les siècles. Le jour de la gloire était arrivé.

Grétry vit Napoléon dans toute la splendeur de son règne, et sa lyre, toujours si mélodieuse, resta muette aux accents de la flatterie. Il préférait le chant des rossignols aux rugissements et aux carnages des lions. Loin de chercher à fixer l'attention du monarque, il s'attachait à fuir ses regards. Quand l'œil du grand homme, qui voulait voir rayonner

son règne comme celui des Périclès, des Léon X, des Louis XIV, qui désirait s'entourer de l'auréole que donnent les arts et les lettres, eut découvert la retraite du chantre mélodieux et que ses faveurs vinrent l'y chercher, Grétry sut rester lui-même. Napoléon lui fit octroyer une pension double de celle que lui avait accordée Louis XVI, le créa chevalier de la Légion d'honneur, le nomma compositeur de chant à l'Institut pour la section de musique et inspecteur de l'enseignement au conservatoire; mais il ne put le gagner. Un jour, dans une grande représentation, il s'adresse à lui et, feignant de ne pas le connaître : « Et vous, dit-il, comment vous nommez-vous? — Toujours Grétry, Sire, comme par le passé. » Grétry donna sa démission de toutes les charges honorifiques dont on le comblait. Il n'aspirait pas aux faveurs du pouvoir, lui qui, pendant presque toute sa vie, avait été comblé des témoignages d'estime et d'admiration de ses concitoyens.

L'heure de la retraite avait sonné pour Grétry. Il fit l'acquisition de l'Ermitage de Rousseau, à Montmorency, et s'y établit avec l'intention d'y passer le reste de ses jours. Ce fut là qu'il composa les deux derniers volumes de ses *Essais*, dans lesquels il traite des sentiments et un peu de tout à propos de la musique. Il composa aussi un ouvrage intitulé : la *Vérité, ou ce que nous fûmes, ce que nous sommes et ce que nous devrions être*, et un autre : les *Réflexions d'un solitaire*. De tous ces volumes, on pourrait extraire un petit opuscule d'une centaine de pages, que l'on intitulerait : l'*Esprit de Grétry*. Il serait à coup sûr plein d'intérêt.

Grétry vivait paisiblement dans sa nouvelle retraite, quand un meunier, dont la propriété touchait à la sienne, fut tué dans la nuit du 30 août 1811. Ce crime, commis presque à sa porte, le remplit de la plus profonde terreur. Se croyant également exposé au poignard des assassins, il s'empressa de regagner Paris. Cependant, deux années après, les médecins ne cessant de lui conseiller l'air de la campagne, il revint à l'Ermitage, où il rendit le dernier soupir le 24 septembre 1813.

Grétry a été remarquable par sa puissante originalité, sa grâce suave, son naturel naïf, la justesse et le piquant de son esprit. Une gloire lui appartient, incontestable, incontestée : il fut le créateur de l'opéra-comique et de l'opéra-bouffe. En ce genre, il a produit des chefs-d'œuvre d'un goût parfait, d'une verve entraînante, d'une beauté ravissante. Il est réellement classique dans toute la force du mot. Les plus étincelants sont : le *Tableau parlant*, *Sylvain*, *Zémire et Anor*, l'*Ami de la Maison*, la *Fausse Magie*, *Céphale et Procris*, le *Jugement de Midâs*, le *Jaloux*, les *Evénements imprévus*, la *Caravane*, l'*Epreuve villageoise*, *Panurge*, *Amphitryon*, *Aspasie*, *Anacréon* et surtout cet inimitable *Richard Cœur de Lion*, le plus parfait.

Grétry n'oublia jamais sa ville natale. C'est lui et Hamal qui proposèrent de fonder le *Conservatoire de musique*, qui fut inauguré à Liége le 23 avril 1827.

La nouvelle de sa mort, répandue dans Paris, y produisit une immense sensation. Il n'y eut pas un auteur, pas un compositeur, pas un artiste dramatique, pas un musicien, qui ne voulût assister à ses funérailles. Le cortège traversa Paris au milieu de

trois cent mille personnes empressées de se trouver sur le passage du convoi, que la vénération publique avait couvert de fleurs et d'emblèmes. Les coins du poêle étaient tenus par Méhul, Marsollier, Berton et Bouilly. On passa devant le théâtre de l'Opéra-comique, tendu de draperies noires. Sur les escaliers se trouvaient rangés tous les artistes. Un orchestre, que cachait un immense rideau, fit entendre le douloureux trio de *Zémire et Anor : Ah! laissez-moi pleurer.*

La même cérémonie se répéta devant l'Académie de musique.

Grétry fut inhumé au cimetière Saint-Louis.

Méhul, au nom de l'Institut, rendit un éclatant hommage à la mémoire de Grétry.

Bouilly prononça un autre discours, où il était dit :

« Nous ne sommes plus, en ce moment, qu'une famille désolée, venant déposer ici les regrets de l'amitié, les hommages de la reconnaissance. La nature avait rassemblé en celui que nous pleurons tout ce qui fait l'homme célèbre et l'homme aimable. Jamais on ne vit réunies dans un même esprit plus de finesse et de simplicité, une âme plus expansive, une intelligence plus observatrice. Fier avec les grands, simple avec ses amis, affable avec ses inférieurs, il sut constamment se faire chérir et honorer. Plein du souvenir de ce qu'il avait souffert en commençant sa carrière, Grétry prenait plaisir à traiter avec une touchante bonté les jeunes compositeurs, les mettant en garde contre les succès éphémères, encourageant ceux qui ne pouvaient arriver à se faire connaître, en leur rappelant l'époque où il avait vu dédaigner ses œuvres, méconnaître ses efforts, dénigrer ses

talents. Quand l'un d'eux réussissait, quelle ivresse se peignait sur tous ses traits! C'était un père heureux et fier au milieu d'enfants dont il entrevoyait l'avenir et le bonheur. Il s'écriait : « En voilà encore un qui me console de vieillir! » Paroles touchantes, sorties d'un cœur d'or.

« Nul ne fut doué au plus haut point de cette urbanité française dont il avait pris le modèle à la cour. Lorsque sa célébrité lui donnait, en quelque sorte, le droit de commander, il ne cessait de prier ceux qu'il dirigeait de le seconder par dévouement pour leur art : « Ce sont mes frères d'armes, disait-il; je leur dois la plus grande partie de mes victoires. » Quand la perte de ses trois filles fit longtemps trembler pour sa vie, ses amis s'empressèrent de lui offrir leurs consolations. « Je n'aurais jamais cru, leur disait-il, pouvoir survivre au coup qui m'a frappé. Mais si la mort vient de me ravir mes trois filles, en m'enlevant mon frère, elle m'a rendu sept enfants... » Il se fit le père et l'unique soutien de tous ces orphelins, parmi lesquels on compte aujourd'hui des hommes distingués par leur mérite et d'excellentes mères de famille... »

Arrêtons-nous sur ce trait. Il donne le dernier coup de pinceau au tableau de la vie de ce grand homme.

Après sa mort, les spectacles ne furent, pendant quelque temps, composés que de pièces de Grétry. A l'Opéra-comique, on joua *Zémire et Anor*, ainsi que le *Jaloux*. Lorsque la toile se leva, à l'ouverture d'*Elisca*, on vit tout le personnel du théâtre groupé autour du buste de l'illustre compositeur. Les artistes le

couronnèrent de lauriers pendant que l'orchestre exécutait la mélodie : *Ah! laissez-moi pleurer!* et la marche des *Mariages samnites.*

Bruxelles, Gand et Liége rendirent les mêmes honneurs à la mémoire de Grétry.

Jamais mortel vaniteux n'aurait osé rêver de plus glorieuses obsèques !

DERNIÈRE APOTHÉOSE.

Quelque temps après la mort du célèbre compositeur (24 septembre 1813), M. *Flamand-Grétry*, neveu de cet homme célèbre, demanda, tant en son nom qu'en celui de ses cohéritiers, l'autorisation d'extraire le cœur de Grétry, pour en faire hommage à la ville de Liége, sa patrie (1).

Cette autorisation fut accordée, et l'extraction se fit, le 23 novembre, par le chirurgien Souberbielle. Le procès-verbal de l'opération, dressé par lui, dit « que le cœur a été laissé en la possession de M. Flamand-Grétry, pour en effectuer l'envoi à la ville de Liége ».

Le 28 novembre, le neveu écrivit au maire de Liége :

« Monsieur, je viens de faire faire, avec toutes les formalités d'usage en pareille circonstance, l'extraction du cœur de feu mon oncle, le célèbre Grétry. Vous savez combien il aima toujours ardemment ses chers compatriotes, ses amis, sa famille. Les héritiers ont donc cru devoir faire hommage de ce cœur à la ville de Liége, sa patrie.

« J'ai profité du moment où nous faisions ériger un monument à sa mémoire pour le faire exhumer

(1) Nous suivons ici la relation intitulée : *Remise solennelle du cœur de Grétry à la ville de Liége*. Collardin, Liége 1829.

et pour accomplir le vœu qu'il avait formulé de son vivant. J'ai été assez heureux pour réussir. Nous faisons donc hommage de son cœur à votre ville.

« J'ai eu l'honneur d'instruire de notre envoi M. le préfet du département de l'Ourthe. Je l'ai prié de me faire savoir comment la ville prendra possession de ce précieux dépôt. »

Le maire de Liége était un homme dénué de tout sentiment élevé. Il se contenta de répondre :

« Mettez le cœur à la diligence, et faites-nous-le parvenir franc de port. »

Justement blessé d'une inconvénance aussi outrageuse, le neveu déclara qu'il ne donnerait aucune suite à ses premières offres. Il oubliait que les Liégeois ne pouvaient être responsables de l'odieuse brutalité du maire; que c'était à sa ville natale et non à ce magistrat que Grétry avait légué son cœur, et qu'il n'avait pas le droit de s'emparer d'un bien qui ne lui appartenait pas.

A la nouvelle de ce qui s'était passé, les Liégeois se mirent à murmurer. L'indignation remplit toutes les âmes. Les conseillers municipaux s'émurent de la fermentation générale et, désireux de réparer autant qu'il était en leur pouvoir l'affront fait à une grande mémoire, ils réclamèrent la possession du don pieux qui leur avait été offert.

Flamand refusa de se dessaisir du cœur de son oncle. Lui, qui s'était montré si outré de l'inconvenante réponse du maire de Liége, se rendait plus méprisable encore en rêvant d'en faire un objet de trafic. « Ayant conçu l'espoir de rester seul possesseur du séjour illustré par Jean-Jacques et Grétry,

il avait résolu de conserver le cœur de son oncle, qui ajoutait une valeur inappréciable à sa propriété, » comme il le dit lui-même. Chacun sait, en effet, qu'une foule d'étrangers se rendait tout exprès à Montmorency pour y visiter l'*Ermitage* qu'avaient illustré ces deux grands hommes. Spéculant sur ces visites, Flamand crut y trouver un moyen de s'enrichir, composa lui-même un poème qu'il intitula l'*Ermitage de Rousseau et de Grétry*, établit à la porte un concierge chargé de recevoir les offrandes des curieux et de vendre le poème de l'heureux possesseur de ces lieux!

Tous les moyens de conciliation ayant été vainement mis en œuvre pour arriver à une entente, on résolut de le poursuivre judiciairement. Mais la double invasion des alliés et le changement d'administration firent perdre de vue le procès pendant neuf ans. Ce ne fut qu'en mai 1822 que l'examen de cette affaire fut renvoyé à l'un des membres du conseil. Celui-ci fit à ses collègues un rapport motivé, qui concluait à poursuivre Flamand.

Le conseil adopta cette conclusion. Tout faisait prévoir que la lutte serait longue, acharnée. Le chevalier Rigault de Rochefort et le peintre Ansiaux furent chargés de représenter la ville. Le procès fit du bruit. On parcourut tous les degrés de juridiction. Condamnée en première instance au tribunal de Pontoise (17 mai 1823), Liége en appela de ce jugement. A Paris, les débats furent éclatants. La plaidoirie de Me Hennequin se fit remarquer par une grande largeur de vues et des accents d'une brûlante éloquence. La cour royale donna raison aux Liégeois

(2 août 1823). Flamand souleva immédiatement un conflit. Le préfet de Seine-et-Oise, par un arrêté du 14 novembre, défendit d'enlever le cœur, par crainte des *scènes tumultueuses* qu'aurait pu occasionner, parmi les paisibles habitants de Montmorency, l'exécution de l'arrêt de la cour royale. Il alléguait le respect dû à la *cendre des morts* et les règlements de police relatifs aux inhumations.

C'est ainsi que la question de savoir si le cœur de Grétry serait rendu à ses compatriotes, se transformant en un conflit général, devint la cause de tous les citoyens, celle du droit contre la force. Après plusieurs années de lutte, il ne fallut rien moins qu'une ordonnance royale, rendue le 26 mars 1828, pour donner gain de cause aux Liégeois et condamner Flamand à tous les frais de cette longue et dispendieuse procédure. La notice historique de ce célèbre procès a été rédigée par M. de Gerlache.

Dès qu'on apprit à Liége cette décision suprême, toute la population éprouva une sorte de soulagement. MM. de Gerlache et de Sauvage furent choisis pour aller chercher à Paris le précieux dépôt. Jamais plus honorable mission n'avait été confiée à de plus dignes citoyens. Il appartenait surtout à celui qui avait si puissamment travaillé à garantir la victoire d'en rapporter à Liége le glorieux trophée. Ce fut le 5 juillet qu'ils prirent possession du cœur du grand maître, et, le 26 août suivant, les mêmes commissaires, accompagnés de MM. Ansiaux et Rigault, en firent la remise aux députés de la ville de Liége, en présence de M. Fabricius, chargé d'affaires des Pays-Bas près la cour de France.

Pour consacrer dans ses fastes, en caractères ineffaçables, l'éclatante réparation d'une odieuse brutalité et d'une criante injustice, Liége voulut célébrer dignement le retour des reliques de celui de ses enfants qui l'avait le plus illustré. Les fêtes commencèrent le 7 septembre. Jamais plus belle aurore n'annonça un plus beau jour. On eût dit que la nature et le soleil voulaient aussi se mettre de la partie. Arrivés la veille à Huy, les commissaires y avaient reçu l'accueil le plus flatteur. Ils s'embarquèrent le lendemain sur le bateau qui parcourait la Meuse de Namur à Liége. Les habitants étaient accourus sur le rivage pour saluer de leurs acclamations les restes de celui qui avait été l'un des plus charmants compositeurs de son siècle. La légère embarcation était gracieusement décorée d'arbustes et de fleurs. Les bannières aux couleurs nationales ondulaient sous le souffle d'une douce brise. L'urne funèbre reposait sur une colonne tronquée enguirlandée de bouquets parfumés. Et tout près du rivage, sous de riants berceaux, la Société d'harmonie de la cité hutoise attendait le signal du départ pour exécuter les plus mélodieuses créations du grand artiste.

Soudain le son des cloches se fait entendre. Des créneaux de la forteresse le canon envoie à tous les échos du rivage ses retentissantes détonations. Le cortège s'ébranle. Un hourra formidable s'échappe du sein de six mille poitrines. Les plus délicieux morceaux de *Lucile* et de *Richard* résonnent sous le feuillage des berceaux voisins. La foule attendrie se découvre et la nacelle fuit sur le flot qui l'enveloppe

de ses caresses. Pouvait-on adresser au cœur de Grétry de plus touchants adieux?

De Huy à Liége, le voyage eut l'aspect d'une marche triomphale. Les habitants accouraient sur les rives du fleuve de tous les villages voisins. Les bourgmestres, en tête des députations qu'envoyaient les communes, s'empressaient d'apporter le pieux hommage des populations aux restes du grand homme. Plus on approchait de la métropole, plus augmentait le nombre des barques et des esquifs pavoisés de guirlandes et de banderoles qui venaient se mêler au cortège et prendre part à la fête. Chacun semblait avoir le sentiment de la puissance que les arts ajoutaient à la gloire nationale.

En ce moment, Liége paraissait comme en ébullition. Partout éclatait l'enthousiasme qu'inspirait l'idée de la prochaine arrivée des restes du célèbre artiste. L'aspect de la cité semblait féerique. Sur tout le parcours que devait suivre le cortège pour se rendre à la maison de Grétry, les arcs de triomphe se dressaient resplendissants; les rues étaient plantées d'arbustes et jonchées de verdure; des guirlandes couraient le long des maisons et les banderoles flottaient aux fenêtres où se pressaient une foule de dames vêtues de leurs plus beaux atours. Dans les rues, couvertes d'une foule immense, tous les rangs se confondaient. Plus que doublée par l'affluence des étrangers, la population, massée sur tout le parcours, offrait elle-même le plus imposant des spectacles. Un sentiment unique animait cette foule compacte : celui du juste tribut d'admiration que méritait l'illustre Liégeois. Et le plus merveilleux

accord présidait à l'exécution de ce que dictait à chacun le désir d'être pour quelque chose dans l'expression générale de cette reconnaissance patriotique. Jamais, au temps jadis, la Grèce dans ses plus augustes solennités, n'avait déployé tant de pompe pour recevoir les restes de ses grands hommes.

Mais c'était surtout sur la Meuse que se concentraient les efforts des Liégeois pour donner à la fête un aspect plus solennel et plus imposant. Toutes les façades des maisons, tous les monuments publics qui bordent le quai d'Avroy disparaissaient sous les guirlandes, les banderoles et les drapeaux. Le pont des Arches, décoré d'un arc triomphal, s'était transformé en une éblouissante allée de verdure. On lisait sur un transparent : « Son génie est partout, mais son cœur n'est qu'ici. » Tous les travaux de transport avaient cessé. La navigation était interdite. Sur toute la surface du fleuve, on n'apercevait que des embarcations immobiles, décorées pour les illuminations du soir. Elles apparaissaient comme un pont de bateaux destiné à réunir entre elles les deux rives dans une commune féerie d'éblouissement, de luxe, d'art, de fleurs et de verdure.

De tous les points du rivage, les regards se tournaient vers l'endroit où la Meuse, après un vaste détour, se déroule aux regards comme un gigantesque ruban safrané. On attendait avec impatience l'arrivée de l'embarcation qui portait le précieux dépôt. Quelques magistrats se tenaient près de la chapelle du Paradis, à l'extrémité du quai. Autour d'eux se groupaient les députations de la Société d'Emulation et de la Société Grétry. Enfin, le bateau

parut! Une immense acclamation roula par-dessus toute la cité et remplit la vallée de son tonnerre d'allégresse. La foule houleuse se porta comme une mer vers les bords du fleuve. La nef s'avançait lentement, pimpante, gracieuse, élégante, afin que l'on pût jouir plus longtemps du spectacle qu'offrait, dans le lointain, le pittoresque tableau de cet esquif entouré de centaines de barques pareilles à des néréides suivant leur reine, dont elles formaient le ravissant cortège. Longtemps Liége put ainsi contempler les honneurs qu'elle rendait à l'un de ses plus illustres enfants.

Vers quatre heures, le bateau toucha terre. Les salves d'artillerie annoncèrent l'entrée des restes de Grétry dans sa ville natale. M. de Gerlache portait l'urne. Des cris d'allégresse l'accueillent. La musique militaire exécute le quatuor de *Lucile*. Les commissaires gravissent un tertre pavoisé, élevé dans l'intention d'y recevoir l'urne funéraire. Au centre se dressait un socle agreste. L'urne y fut déposée et l'échevin Rouveroy, au nom du conseil municipal, prononça les paroles suivantes :

« Messieurs, nous sommes heureux d'être les premiers à vous féliciter, à votre arrivée au milieu des populations qui vous accueillent avec un aussi vif enthousiasme.

« Vous avez su remplir dignement la glorieuse mission dont vous étiez chargés! Vous apportez enfin aux Liégeois ce legs qu'on leur a si longtemps disputé. La reconnaissance de cette foule immense, accourue de toutes parts et qui vous honore de tant de sympathie, vous prouve que vous avez bien

mérité de votre pays. Vous nous rendez la précieuse dépouille de l'homme célèbre qui, tant de fois au milieu de sa gloire, tourna ses regards vers cette patrie absente et vers les amis nombreux qu'il portait, disait-il, dans son cœur. Soyez donc les bienvenus. Nous ne vous retiendrons pas plus longtemps en ce lieu. Ce peuple est trop avide de voir s'avancer les restes mortels de celui qu'il est fier d'avoir vu naître dans ses murs. Ce char va recevoir ces restes sacrés dont vous êtes les dépositaires. Tous les vœux vous appellent et vos magistrats vous attendent. »

L'un des commissaires, M. de Sauvage, répondit en ces termes :

« Messieurs, nous avons rempli la mission dont le conseil de régence nous avait chargés. Nous sommes heureux de rapporter au sein de notre chère patrie le cœur d'un de ses plus illustres enfants. Toute la population semble s'être rassemblée aux limites de la cité pour venir rendre hommage à la mémoire du célèbre compositeur qui a rempli le monde du bruit de sa renommée, en jetant un si vif éclat sur la ville qui l'a vu naître. Grâce à l'active persévérance de nos magistrats, les derniers vœux de Grétry sont enfin exaucés. Son cœur va reposer au milieu de nous, comme un gage de la vive affection qu'il a toujours portée à ses compatriotes, comme un témoignage de sa reconnaissance pour les encouragements qu'il a reçus en entrant dans la carrière ouverte à son génie. Puisse l'émotion inspirée par la présence de ces restes précieux, puisse le souvenir de sa gloire laisser des traces profondes dans la mémoire de ses concitoyens! Puisse Liége continuer

à honorer les arts, à encourager ceux que la nature destine à les cultiver! Puissions-nous plusieurs fois encore avoir l'occasion de décerner de pareils honneurs! »

M. Charles Rogier, alors secrétaire adjoint de la Société d'Emulation, répondit à M. de Sauvage. Bornons-nous à donner les passages les plus saillants de son remarquable discours :

« Messieurs, quand tous ceux qui possèdent une âme sensible à l'influence des arts et à la gloire de la patrie se réunissent pour célébrer la présence au milieu de nous des restes du grand artiste qui fut notre compatriote, les membres de la Société d'Emulation n'ont pu demeurer spectateurs muets de si éclatants et de si unanimes hommages. Nous aussi, nous avons éprouvé le besoin d'exprimer publiquement et les sentiments de la pieuse admiration que commande une grande gloire et ces joies viriles qu'éprouvent les âmes à la suite d'une éclatante réparation de longues iniquités. Ce sont ces sentiments qui dominent les citoyens accourus de toutes parts pour assister au triomphe du génie et à celui de la justice. En poursuivant votre route, vous verrez de quels transports d'admiration Liége sait entourer les talents éclos dans son sein; vous verrez par quelles éclatantes marques de respect elle a répondu au vœu de celui qui, comblé de gloire, ne cessa de conserver pour elle, jusqu'à son dernier souffle, un souvenir d'amour et de regret... Liége, où l'industrie dominait encore hier en reine absolue, a changé d'aspect. Elle a revêtu ses habits de fête

pour célébrer le triomphe des beaux-arts. Ne faut-il pas que l'imagination avec ses plaisirs purs ait aussi son tour? Que le commerce fasse naître les richesses et les reverse sur chacun par mille canaux; qu'il prépare ainsi aux beaux-arts la voie qui leur permettra de remplir leur mission toute divine, celle d'éveiller et d'entretenir dans les âmes les nobles sentiments et les généreuses sympathies; qu'ensemble ils soient désormais appelés à faire l'ornement, la prospérité, les délices de notre chère patrie! Puisse le souvenir de ces fêtes pompeuses susciter dans les jeunes cœurs de nobles sentiments! Puisse quelque génie audacieux se frayer une route inconnue dans la vaste carrière ouverte à l'imagination et préparer à la patrie de Grétry de nouveaux jours de gloire et d'állégresse! »

Quatre chevaux traînaient le char, construit en style antique. Au milieu s'élevait une colonne entourée de draperies semées de pourpre et d'or. On déposa l'urne sur la colonne et le cortège se mit en marche.

Devant le char s'avançait un peloton de la compagnie des gardes, précédés des tambours de la garnison; la musique militaire suivait, exécutant des marches funèbres; les artistes de l'orchestre de Liége, le directeur et les professeurs de l'école royale de musique et leurs élèves venaient ensuite.

Derrière le char marchaient d'abord les commissaires, les conseils municipaux de Liége et de Huy et l'harmonie de cette dernière ville, qui exécutait des marches funèbres alternativement avec la musique militaire. Des députations de sociétés diverses, la

Société Grétry au grand complet et un nombre infini d'équipages fermaient la marche.

Une haie de gardes s'étendait sur les flancs du cortège pour le protéger contre l'envahissement de la foule, dont la pression l'eût disloqué. Nul autre appareil de la force armée n'accompagnait cette marche paisible. Ce mouvement des citoyens, contenu par leur propre sagesse et l'unique instinct des convenances consolait aisément de l'absence de tout éclat militaire. L'adhésion calme et recueillie du peuple suffisait à donner à cette cérémonie un cachet de grandeur bien plus auguste que tous les déploiements de la force. L'innombrable population qui se pressait sur le parcours, son exaltation vivifiante, sa haute sagesse achevaient de donner au tableau cette teinte originale qui caractérise les fêtes auxquelles le peuple s'intéresse de celles où la curiosité seule l'entraîne sans l'émouvoir. La sympathie qui unissait toutes ces âmes faisait de tous les citoyens autant d'acteurs émus dans cette scène vraiment dramatique et souverainement pittoresque. Sur tout le parcours, les dames témoignaient leur enthousiasme avec un entrain qui communiquait à la fête un attrait sans pareil.

Plus on approchait de la modeste maison qui avait vu naître le grand artiste, plus la tendresse des Liégeois se signalait par un décor mieux soigné, comme si on voulait lui donner des marques d'une affection plus tendre à mesure qu'on approchait de son berceau. On s'arrêta sur la place Grétry. Là, les inscriptions, les arcs de triomphe, les massifs de verdure, les guirlandes de fleurs, les banderoles

auraient révélé au plus ignorant qu'on approchait de la station vénérée.

Sur une estrade ombragée de platanes, au pied d'un obélisque qui présentait en lettres saillantes la liste des principaux opéras de Grétry, M. Renard prononça, au nom de la Société qui portait le nom du célèbre compositeur, le discours suivant :

« Messieurs, le grand homme qui naquit parmi vous eut voulu pouvoir y mourir. La mort l'ayant surpris sur la terre étrangère, sa dernière pensée fut de rendre à sa patrie un cœur qui de tout temps lui avait appartenu. Un legs aussi précieux devait commander le respect; mais ce fut au moment où vous prépariez l'apothéose de votre illustre compatriote, où les dons de l'admiration et ceux de la reconnaissance publiques affluaient de toutes parts pour élever un monument à sa gloire, que ceux-là mêmes qui venaient de vous offrir ses restes mortels employaient les manœuvres les plus indignes pour vous les enlever. Si encore ces refus avaient trouvé une excuse dans un attachement véritable; mais on ne voulait spolier la patrie que pour faire du cœur de Grétry l'objet du plus honteux trafic !

« Grâce à une persévérance courageuse et désintéressée, ce cœur du plus cher de vos enfants vous est enfin rendu. Mais la mort, elle, ne lâche jamais sa proie. Ce que la tombe vous restitue, nous allons être obligés de le lui rendre, et le marbre funèbre s'apprête à nous en séparer à jamais. Combien nos pères furent plus heureux que nous! Au lieu de poser une couronne d'immortelles sur des restes inanimés, ils ceignaient de lauriers le front glorieux

qui venait d'enfanter le *Jaloux* et la *Fausse Magie*. Et Liége pouvait fêter dignement un tel génie, car, à aucune époque de ses fastes, les arts ne fleurirent à ce point dans l'heureuse cité.

« C'était sous le règne de Velbruck, ce prince qui fut le plus sincère ami de la liberté, le protecteur éclairé de tous les genres de talents, le restaurateur de l'instruction publique, le créateur de cette Emulation qui fit éclore la brillante imagination de Bassenge, les touchantes et spirituelles inspirations de Reynier, la douce philanthropie d'Henkart, les originales productions du pinceau de Defrance, le génie de Grétry...

« Nos annales sont toutes remplies des souvenirs de l'enivrant accueil que reçut Grétry en revenant dans sa ville natale. Ce n'était plus alors le faible enfant dont elle avait encouragé les dispositions naissantes et protégé les premiers pas; qu'elle avait accompagné de ses vœux et de sa sollicitude sur la terre classique des beaux-arts : c'était le fondateur d'une nouvelle ère musicale, le créateur d'une école nouvelle; c'était un homme que toute l'Europe saluait du nom de grand et dont vingt-deux triomphes avaient déjà consacré le génie... Lorsqu'il vous quitta, il ne se doutait guère que c'était pour vous dire un éternel adieu. Il nous écrivait : « Mon vœu le plus cher, celui que je veux encore réaliser si mes forces le permettent, est de revoir ma bonne ville de Liége. » Les orages politiques qui bouleversèrent la France y mirent obstacle. Après le rétablissement de l'ordre, sa santé se trouvait trop affaiblie pour qu'il pût, sans danger, entreprendre un aussi long

voyage. Les émotions que lui auraient causé la vue de sa ville natale auraient peut-être suffi à le tuer : « J'étouffais de joie et d'émotions au milieu de vous, écrivait-il à l'un de ses amis, et vous voulez que je me risque à braver encore de tels dangers! »

« Son saisissement fut extrême quand il apprit que Liége s'apprêtait à inaugurer une vaste place à laquelle on donnerait son nom. On avait l'espérance de le voir assister à cette fête. Mais il nous écrivit : « Si je n'avais soixante-dix ans, si mes cinquante-cinq opéras ne les portaient à cent vingt-quatre, je volerais auprès de vous! » — « Pourquoi parler de vos soixante-dix ans? lui répondit Henkart, la voiture est si douce quand elle roule sur des fleurs entrelacées de lauriers! » Mais, appréhendant qu'une santé si chère ne souffrît d'un pareil déplacement, il se hâtait d'ajouter, en pensant à Bassenge qui venait d'expirer : « Quand l'amitié déplore des pertes douloureuses, elle redouble de sollicitude pour les êtres aimés qui lui restent. Conservez-vous, Grétry, et vivez pour nous aussi longtemps que le feront vos ouvrages. »

« Il n'assista donc pas à la plantation de ces arbres qui nous prêtent aujourd'hui leur ombrage; il n'entendit point nos acclamations, ni les chants de sa Muse qui semblait inspirer nos artistes; mais il accueillit le récit de ces fêtes avec les douces larmes de la reconnaissance. Ce fut le dernier beau jour d'une vie prête à s'éteindre. Il nous écrivit : « Cette place rend ma mémoire impérissable dans la ville où je suis né. »

« Ce dernier vœu, vous l'accomplissez en ce

moment. Chantre heureux de *Lucile*, de *Richard* et de *Sylvain*, toi qui puisais au fond de ton cœur toutes les inspirations de ton harmonieux génie, accueille les acclamations dont tout un peuple honore son arrivée parmi nous! Puisse ton âme, encore sensible aux accents de tes concitoyens, planer sur ce modeste berceau où tu rêvais la gloire avant qu'elle devînt ta compagne inséparable, et qu'elle reconnaisse, dans le pieux hommage que nous donnons à ta cendre, la tendre sollicitude dont fut environnée ta jeunesse! Que ton culte enflamme l'âme de ceux qui se préparent à voler sur tes traces, les embrase du feu sacré et les porte à recueillir ton héritage de gloire! »

Le cortège reprit sa marche jusqu'à l'hôtel de ville, où l'attendaient les magistrats, les citoyens les plus distingués de la ville et une foule de dames parées de leurs plus beaux atours. Le cœur fut solennellement remis au bourgmestre par M. de Gerlache, qui s'exprima en ces termes :

« Messieurs, en vous faisant la remise du cœur de Grétry, nous accomplissons le dernier acte de l'auguste mission que vous nous aviez confiée et le dernier vœu de notre illustre compatriote. En présence des sentiments non moins profonds que touchants qui vous agitent, il conviendrait peut-être de garder le silence pour ne point affaiblir la force de semblables impressions, car il est difficile de parler dignement d'un homme dont vous vous faites une si haute idée, dont le souvenir produit sur vos âmes d'aussi puissantes émotions... Il se mêle aux regrets de sa perte je ne sais quoi de grand et

d'élevé qui parle au cœur. On sent qu'on n'admire pleinement un homme de génie que quand il n'est plus, et nous cherchons à nous persuader qu'il n'est pas mort tout entier, celui dont l'âme respire toujours dans ses ouvrages. Combien ce sentiment à la fois triste et doux n'a-t-il pas plus de charmes encore quand nous croyons avoir, en quelque sorte, droit de nous associer à sa gloire! Si le harsad a fait naître Grétry parmi nous, c'est à sa seule volonté, par contre, qu'il doit son éducation et son voyage à Rome, où il s'est formé dans un établissement national. Il n'en est sorti que pour remporter la palme de son art dans la première métropole du monde. Jamais ses plus grands succès ne lui firent oublier ce qu'il devait à une patrie qu'il aimait autant qu'il l'honorait et le dernier vœu de sa reconnaissance fut pour sa ville bien-aimée...

« Que deviendrions-nous sans les jouissances morales que nous procurent les beaux-arts? Or, parmi tous ces arts, la musique n'en est-elle pas le plus charmant? Ne se trouve-t-elle pas mêlée à presque tous les actes de notre vie? Qui de vous n'a ressenti l'influence toute-puissante de l'harmonie? Elle charme les loisirs du riche et les douleurs du pauvre; elle trompe nos maux réels et nous transporte dans le monde idéal de l'imagination. N'est-ce pas elle qui, dans nos temples, invite les âmes contemplatives à s'élever vers les régions éthérées? N'est-ce pas elle qui pousse nos guerriers à combattre jusqu'à la mort quand la patrie en danger réclame leur vie en échange de la gloire? Ne contribue-t-elle pas, dans nos établissements d'instruction

publique, à former le cœur, à donner une bonne éducation, au même titre que les sciences et les lettres?...

« Grétry fut l'homme de son siècle. Quel artiste eut un cachet de vérité et de simplicité plus spirituel et plus original? Quel autre sut, comme lui, enfoncer la parole plus avant dans les cœurs que n'aurait pu le faire la plus sublime poésie? Est-il un compositeur dont les ouvrages aient tenu, avant les siens, autant de place dans l'histoire de son art?... Ne redoutons pas même un peu d'excès dans l'expression de notre reconnaissance envers l'ingénieux artiste auquel nous devons *Lucile*, le *Tableau parlant*, *Richard* et les *Mémoires sur la musique;* l'excès n'est pas dangereux quand il n'existe que dans la reconnaissance. Vous savez quels honneurs l'Italie, mère des arts, rendit aux cendres de Raphaël! quelle place fut accordée, chez une nation grave et toute politique aux restes mortels de Garrick, à ceux du célèbre Hændel! Vous savez quelle pompe funèbre, quel immense cortège de citoyens, d'artistes, d'hommes de lettres accompagna Grétry à son dernier asile, dans la grande cité où il trouve aujourd'hui tant d'émules! Partout où la civilisation a fait des progrès, les talents deviennent une sorte de propriété publique et la nation dont ils étaient les délices et la gloire se charge de leurs funérailles...

« Vous vous êtes aussi chargés, après Paris, de rendre les plus grands honneurs à notre illustre concitoyen et vous avez parfaitement réussi. Dès que nous eûmes touché le sol du pays de Liége, nous vîmes bien que nous étions sur une terre

patriotique et musicale. Au nom de Grétry, tout ce que le pays possède d'artistes et de citoyens s'est levé en masse. Aujourd'hui que la brise rafraîchit les ondes de notre beau fleuve, tout, jusqu'aux roseaux qui le bordent, n'exprime plus qu'harmonie. Un ciel serein et un doux soleil favorisent singulièrement cet éclatant triomphe. Pendant notre courte et brillante navigation, nous nous rappelions involontairement cette belle fable de la Grèce qui nous montre Orphée entraînant les peuples à sa suite et commandant à la nature entière. Des centaines de barques et de gondoles aux couleurs nationales, ornées de guirlandes, venaient à notre rencontre et faisaient disparaître la vaste étendue du fleuve sous une forêt mouvante de verdure et de fleurs... »

Le bourgmestre Mélotte prit enfin la parole pour remercier tous ceux qui avaient contribué à rendre le cœur de Grétry à sa ville natale et à rehausser l'éclat de son dernier triomphe. Il termina son discours par ces paroles :

« Puissent les nombreux chefs-d'œuvre de Grétry inspirer aux élèves de notre école royale de musique le désir et la volonté de les étudier pour y surprendre les secrets de compositions dont la mélodie est si pure, si expressive et si vraie ! Ils pourront alors aspirer aux distinctions dues à l'homme de génie qui sait ajouter de nouveaux charmes aux beautés d'un art qui enchante et embellit notre existence. Ces distinctions seront plus honorables encore si, comme Grétry, ils ne connaissent jamais ni l'envie, ni les petites passions qui naissent d'une déplorable rivalité. »

La cérémonie terminée, la foule se porta tout entière vers la place publique où la Société Grétry donna un grand concert. Là se pressaient des milliers de personnes. Sur le fronton d'une immense estrade occupée par un triple orchestre, les génies des arts couronnaient le buste de Grétry. Le spectacle était imposant, grandiose. Quand la façade du théâtre brilla de mille feux, que les lustres et les girandoles suspendues aux angles et aux proéminences du toit joignirent leur éclat à celui d'une illumination générale, quand une étoile colossale se leva, scintillante de feux, sur le dôme le plus élevé de l'édifice et parut comme suspendue dans les airs; quand des pyramides lumineuses marquèrent d'une vive clarté le contour de la place, et que le premier accord se fit entendre, une émotion qu'il serait impossible de dépeindre envahit toutes les âmes. Partout il se fit un silence profond et subit. L'effet sublime du pouvoir des beaux-arts sur un peuple heureusement organisé se manifesta dans toute sa puissance et toutes ses séductions. Cet immense concours de population ne sembla plus former qu'un être unique. Tout mouvement s'arrêta. Tous les sentiments se concentrèrent dans un sentiment commun. L'admiration éclatait sur tous les visages. Pas un bruit, pas une parole ne venaient troubler la mélodie des accords harmonieux qui dominaient cette foule muette. S'il est vrai que l'enthousiasme prouve toute la force de son énergie en se contenant lui-même, en tenant les poitrines haletantes, en faisant couler des larmes de tous les yeux, jamais, en aucun lieu, il ne fut donné une preuve plus

vivante de sa puissance et de sa grandeur. Mais avec quel emportement il éclatait en salves prolongées chaque fois qu'un intervalle entre deux morceaux permettait à l'explosion trop longtemps comprimée de se faire jour et de s'élever jusqu'aux nues, bruyant, exalté, tonnant comme la foudre!

La fête se continua durant toute la nuit; le fleuve et la ville illuminés n'étaient plus qu'une fournaise de flammes. Toutes les rues et les hôtels regorgeaient de monde. Ces fêtes continuèrent pendant trois journées.

Le dernier jour, on organisa un immense concert dont le produit devait être destiné à l'érection d'un monument élevé à la mémoire de Grétry.

Longtemps avant l'heure fixée pour l'ouverture, la salle était comble. La lumière faisait admirablement ressortir les parures des dames, qui se mariaient avec élégance aux décors dont on avait orné la vaste salle. L'ensemble offrait un coup d'œil vraiment enchanteur. Une large draperie rouge ondulait sur tout le pourtour du premier rang des loges en festons capricieux que rattachaient des anneaux d'or. Aux rangs supérieurs, d'épaisses guirlandes de verdure serpentaient entre les spectateurs et venaient se perdre autour des colonnes de l'amphithéâtre. Le parterre avait été exhaussé au niveau de la scène pour recevoir tout un cortège de dames qui en garnissaient le centre. Trois fois, pendant la soirée, ces dames quittèrent leurs places, montèrent sur la scène et se développèrent, dans ce vaste salon, d'une décoration simple et riche, en un gracieux rideau.

Meyerbeer assistait incognito au concert. M. Daussoigne, neveu de Méhul, avait composé une cantate en l'honneur de Grétry. Elle fut chantée par ces jeunes dames, dont la lumière des lustres rehaussait encore le brillant cortège. La suavité des chants, l'ingéniosité des motifs, la précision des instruments, la beauté de ces voix fraîches et pures, tout, dans cette œuvre, révélait la poésie du cœur, la jeunesse des sentiments, la connaissance des ressources variées de l'art. L'assemblée fut électrisée. Meyerbeer se leva pour aller féliciter l'auteur et les chanteuses et, dès lors, ce ne fut plus de l'enthousiasme, ce fut du délire! Le nom de l'illustre maître courut sur toutes les lèvres; il fut comme enveloppé dans l'effluve d'admiration qui s'échappait de toutes les âmes.

Ce grand jour ne pouvait se terminer plus dignement que par un pareil concert. Il fit honneur à ceux qui l'avaient organisé, au peuple qui comprit ce qu'il devait à la mémoire de Grétry d'admiration et de reconnaissance; à la ville qui, pendant trois jours, venait de rivaliser de pompe, de goût et de luxe avec les plus grandes capitales.

Cependant elle ne put se dire complètement libérée de la dette qu'elle avait contractée envers Grétry que le jour où fut érigée la statue du grand maître sur la place publique qui déjà portait son nom.

Liége, pour couronner l'édifice de sa reconnaissance, prépare aujourd'hui une magnifique édition de ses œuvres complètes.

Honneur à la ville qui sait célébrer ainsi un enfant illustre! Honneur à Grétry, qui sut mériter de tels témoignages d'affection et de vénération!

